74

LA CHANSON DU PAUVRE

DU MÊME AUTEUR :

MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS (1889)..... *épuisé.*

GRÉGOIRE LE ROY

—

La Chanson du Pauvre

LA CHANSON DU PAUVRE

MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS

— *POÈMES* —

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

PQ
2623
E64C5

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 7

JUSTIFICATION DU TIRAGE

351

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A LA COMPAGNE DE MA VIE

A MES ENFANTS

LA CHANSON DU PAUVRE

La Nature dit au Village :

Voici mes fleurs et mon printemps,
Et, dans ma robe de feuillage,
Je t'apporte des fruits, des oiseaux et des chants.

Me voici toute en ma jeunesse,
Prête aux baisers de ton désir...
Vois, dans la plaine, la promesse
Des blés qui vont bientôt mûrir.

Je viens inonder de lumière
Les clairs jardins où joueront les enfants
Et je réchaufferai de mes rayons ardents
Le sang glacé de la vieillesse et des misères.

Et le Village lui répond :

Que nous importent les promesses
Des fleurs où déjà les fruits naissent ?
D'autres que nous les cueilleront.

Que nous importe, en toute chose,
Le faste des soleils d'été ?
Nos yeux sont condamnés aux lumières mi-closes
Où se cachent les pauvretés.

Nos maisons sont humbles et basses,
Comme il convient aux bonnes gens
Qui rentrent du travail ou reviennent des champs,
Ployés par la fatigue et l'âme triste et lasse.

Laissez-nous l'heure sans clarté ;
Nos yeux qui déjà s'ensommeillent,
— A mi-chemin du rêve et de la veille, —
Ne voient plus l'infortune assise à nos côtés.

Ceux qui vont, la besace pleine,
Peuvent songer aux fruits vermeils,

Aux fleurs qui poussent dans la plaine,
Et tourner leur chaise au soleil.

Mais le pauvre, de la Nature,
Ne doit savoir que ce qu'il craint :
Le vent qui brise les toitures
Et la neige dans les chemins.

Il doit savoir si ses fenêtres
Résisteront au vent du Nord
Et si la bise ne pénètre
Jusqu'au berceau de son enfant qui dort.

Pour lui, ce qu'il verra, là-haut, sur la colline,
Ou bien, au fond de l'horizon,
C'est le refuge, c'est l'asile,
C'est la maison.

C'est l'abri dont on clôt les portes,
Pour défendre les siens,
Quand les bêtes de toute sorte,
Les loups aux hurlements de chien,

Les hyènes du sort, les louves de misère
Viendront hurler des nuits entières,
Dans l'espace farouche, à tous les vents ouvert...

Malheur au chemineau qui doit errer l'hiver.

1906.

NATIVITÉ

La Nature, ce soir, apparaît en colère :
Les loups du vent mordent l'obscurité
Et, dans le ciel tragique, où les nues se déchirent,
Seule, une étoile allume un signe de bonté.

En bas, dans la plaine neigeuse,
Il semble qu'on réponde à l'étoile du ciel
Par l'humble effarement d'une pauvre veilleuse
Qui passe aux vitres d'une chaumière en éveil.

Soudain un cri de peine, d'épouvantement
Traverse l'ouragan qui secoue les fenêtres...

Un enfant vient de naître...

Ce n'est pas l'Enfant-dieu, ce n'est pas le Messie,
Qui vient par ce minuit de tempête et de vent;
Nul roi n'est en chemin vers cet enfant transi;
Nul mage porteur d'or ou de myrrhe ou d'encens.
Seuls, des voisins ont entendu ses cris...

Et voici que s'en vient, portant sur ses épaules,
Des branches de bois sec, un pauvre dans la nuit.
Voici qu'un autre encore, entr'ouvrant son étable,
Va traire du lait chaud, pour le porter fumant
A la chaumière lamentable.

Un autre enfin apportera des langes
Pour cet enfant du dénuement...

Et le vent hurle éperdument
Et fait qu'on n'entend pas le chœur divin des anges
Qui résonne peut-être au fond du firmament.

1905.

NOËL

Noël! Noël! Et c'est la neige!
Et c'est quand même la tristesse
Qui tombe des cloches en Décembre!

Les longs mantelets noirs de Flandre
S'en vont, par les chemins de nuit,
Vers les églises éclairées.

Noël! Et l'âme est envahie
Par les ténèbres catholiques,
Quand près des cierges liturgiques,
L'enfant dort.
Et la mort
Rôde autour du berceau,

Sous les voûtes et les arceaux,
Et son esprit fidèle,
Ame du marbre et de la pierre,
Passe dans les chandelles,
Et crépite dans leurs lumières,
Tristement.

Noël ! Noël ! L'enfant Jésus,
Qui tend ses deux mains vers la vie,
Obstinément ferme les yeux,
Pour ne pas voir la mort qui plane,
Et les mains jointes en prière,
Et ces douleurs mises en croix ! —
Et pour ne pas sentir le froid
Qui sort des dalles et des pierres,
Quand le printemps est dans son cœur,
Quand l'espérance est dans son âme
Et que le bœuf et l'âne,
De leur souffle aussi doux qu'un rayon de soleil,
Réchauffent ses petits bras nus !

Noël ! Noël ! Le bœuf et l'âne...
Et le foin parfumé...

C'est la nature et c'est la vie.
C'est la senteur des mois de mai !

Noël ! Noël ! C'est le bœuf et c'est l'âne
    Apportant humblement
Dans cette église de silence,
De froid, de peur et de souffrance ;
    Dans cet envoûtement
    De la mort souveraine,
    Le sain désir de vivre !
    Et la bonté suprême !

TROIS ENFANTS

Elle cheminait par la route ;
Une ombre suivait le même chemin ;
La mort passe sans qu'on se doute
Qu'elle traverse nos destins.

Dans un jardin invisible,
Jouaient trois divines enfants,
Et leurs voix s'envolaient, fragiles,
Comme des ailes dans le vent.

L'une avait des yeux de lumière
Qui souriaient à l'avenir ;
L'autre voilait, sous ses paupières,
Les feux insolents du plaisir.

La troisième avait, dans les yeux,
Les rayons bleus de la pensée
Et le charme mystérieux
De son âme déjà blessée.

Autour d'elle, l'heure attentive
Semblait attendre quelque signe
Pour éteindre à jamais, dans ses yeux,
Leur ressemblance avec les Dieux.

Sa voix sonnait le son des cloches
Et, dans tout son être attristé,
C'était comme un pardon et comme un doux reproche
Que tous, nous avions mérités.

La mort poursuivit son chemin. .
Mais dans l'éternité des choses
Moins qu'un regard sera la cause
Qui brisera notre Destin

RONDE D'ENFANTS

C'est la chanson
D'un vieux bâton !
Du vieux bâton de mon grand-père,
Où l'on voit des chimères
Et des yeux grimaçants de Démons,
Sculptés en rond.

Et tout cela, c'est des histoires
Qu'on raconte aux petits enfants,
Afin qu'ils gardent la mémoire
Du vieux parent.
Ils sauront que ceux de son âge
L'ont vu traverser le village,
Un soir, qu'il s'en fut sac au dos,
Faire la guerre à Bornéo.

Les gens avaient rentré les bêtes
Et causaient sur le seuil des maisons,
Quand seul et portant haut la tête,
Il traversa le pont.

Leur âme, habituée aux pensées domestiques,
S'étonnait d'un tel idéal
Et qu'il eût ce dédain pour les choses possibles
Dans le village patrial...

Et les filles se marièrent,
Et les vieillards moururent à leur tour,
Mais bien longtemps l'on se souvint du jour
Où l'homme partit pour la guerre.

Puis un soir, — tous les vieux étaient morts, —
Et c'étaient maintenant les hommes de son âge
Qui devisaient aux seuils des maisons du village, —
Il s'en revint chargé de souvenirs et d'or.

Avec des flèches indiennes
Et des fétiches de Java,
Et d'un tas de choses anciennes,
Qu'il prit là-bas, —

Il fit une maison étrange
Où des rêves de tous pays,
Comme de grands oiseaux de nuit,
S'envolaient des images.

Et c'est là que pendant des ans,
Faisant du sommeil et du rêve
Avec des histoires toujours trop brèves
Il nous a raconté,
Quand nous étions petits enfants,
Les contes bleus et les mystères,
Qu'on voit sur les boîtes à thé,
Les potiches et les théières,
Et dans les yeux grimaçants des démons
Qui sont sculptés sur les bâtons!

Et rond ! Et rond !
C'est la chanson
D'un vieux bâton !

LA HOLLANDE

Petit bonhomme hollandais,
Allez, allez, vivez en paix!

Vivez tranquille et sans regret,
Et sans désirs et sans folie!
Voyez vos plaines endormies
Dans le brouillard, avec la lune
Qui se lève!
Laissez aux canaux infidèles,
A vos rivières inquiètes,
De s'en aller chercher les mers!
Java, c'est loin! Et l'Inde aussi!
Il n'y fait pas meilleur qu'ici!
Ceux qui s'en vont viendront trop tard
Pour le mariage de vos filles!

Bon Hollandais,
Vivez en paix!

Et, chaque soir, sur le pas de la porte,
Humez l'arôme du tabac!
Il vient des îles!...

Et regardez, là-bas,
Dans la prairie,
Les bonnes bêtes endormies!

Bon Hollandais! Rentrez chez vous!
La lune porte aux rêveries
Et les nuits de brouillard sont traîtres.
Voyez par la fenêtre,
Comme une étoile domestique,
La veilleuse qui chauffe le thé.

Bon Hollandais, rentrez!
Dans deux ans, votre fils se marie
Avec la fille du voisin...
D'autres s'en iront vers les îles
Et ne verront plus, au matin,
Les laitières allant à la ville.

Bon Hollandais, restez chez vous!
Ils vont trop loin tous les chemins...
Ne regardez plus l'horizon!
Hors du village, il n'est plus rien!

LA CHANSON DU PÊCHEUR

Nous avons quitté nos masures
Quand s'est levé le vent.
Le vent secouait les toitures
Et passait dans l'âtre en sifflant.

Nous partîmes, les uns et les autres,
Emportant la moitié du pain;
L'autre moitié sera la nôtre
Si nous rentrons vivants, demain.

Déjà se cabraient nos chaloupes
Sous l'éperon des vagues dans le port,
Et, l'une suivant l'autre, toutes
S'en furent bientôt dehors.

En passant le long des jetées,
L'on entendait des craquements,
Tandis qu'au mât la toile était montée,
Soudain fière et cabrée au vent.

Et les voiles s'en vont, sous la menace
Des vents et des vagues en fureur,
Comme des boucliers stoïques et sans peur,
Comme des poings tendus contre l'espace.

La mer n'est point encore méchante
Mais sa colère monte peu à peu;
De temps à autre une lame inquiétante
Balaie le pont d'un assaut furieux.

Et l'ennemi grandit en nombre
Et les dangers sortent en bataillons
A mesure qu'à l'horizon
S'amoncellent brouillards et ombres.

Des lumières rouges et vertes,
Comme des signes de malheur,
Dardent sur nous leurs prunelles ouvertes
Et-vite-passent... c'est la peur.

Ce sont des yeux de bête énorme
Qu'on ne voit pas mais qu'on pressent,
Et l'on tressaille, sous le vent
De cette aile de monstre aux invisibles formes.

Ce sont les beaux, les fiers navires ;
Mais dont la proue éventre et coule aux fond des eaux
Chaloupes et matelots,
Sans un regard pour ceux dont la barque chavire.

Pour ceux qui sont là, le cœur battant,
Le père avec le fils, le frère avec le frère, —
Les regards angoissés, les lèvres marmottant
D'inconscientes prières.

Sous les cris de haine des vagues,
Vers la maison, leur cœur bondit.
Et des regrets de tout et des souhaits très vagues
S'en vont, avec leurs yeux, implorer l'infini.

Et tous, à cette heure, se disent :
« Pour que la mer rejette notre corps,
« Pour que nous reposions près de l'église,
« Quand nous verrons que c'est la mort,

« Nous serrerons entre les dents
« Notre écharpe de toile... »
Et les pêcheurs, de leurs doigts grelottants,
Tâtent déjà leur cou... Alors leurs yeux se voilent...

Eux, les enfants de l'Océan,
En un dernier désir, ne veulent qu'une chose :
Etre jetés là-bas, pour qu'au moins ils reposent,
Pas loin de la maison, près des parents.

Mais la chaloupe est bonne et brave;
Elle défend les siens!
Et que la mer l'insulte et lui crache sa bave,
Ferme elle tient.

Nous filons bien vingt nœuds à l'heure,
Portés par la tempête et chassés par le vent.
Un paquet d'eau, un craquement!...
Voici le port! voilà le phare!

Voiles blanches et voiles brunes,
Mâts rompus, toile en lambeaux,
Dans un dernier éclaboussement d'eau,
Les barques rentrent une à une.

Nous avons quitté nos masures
Quand s'est levé le vent.
Le vent a brisé nos mâtures,
Mais nous rentrons vivants.

Et nous voilà... Plus de prières...
Donnez-nous notre part du pain...
Il a fait bien gros temps, ma mère.
Nous avons faim.

1906.

LE MOULIN

C'est le moulin
Qui moud le grain,
Le grain qui pousse au long des routes!
C'est le moulin
Qui fait le pain,
Le pain de ceux qui n'ont pas faim
Et celui des pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera le pain
Pour lequel ils prieront demain !

L'Eté, quand il tourne au soleil
Et que, de ses géantes ailes,
Il appelle
Les blés couchés aux champs vermeils,

Il est la tour de l'opulence,
La tour du temple d'abondance ;
Et l'hiver, quand il geint dans le soir,
Qu'il tourne encore au clair de lune,
Il est, pour plus d'un et plus d'une,
La Vigie et le Phare et la Croix de l'espoir !

C'est le moulin
Qui moud le grain,
Le beau blé d'or du bord des routes.
C'est le moulin
Qui fait le pain !
Du pain pour les pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera, demain,
Le pain dont ils ont faim !

Quand le meunier, par sa lucarne,
Voit des blés jusqu'à l'horizon,
Il songe au bon pain qu'ils incarnent,
Il songe à la bonne moisson,
Il sait que la brise caresse
Les blés onctueux et lourds
Qui se couchent avec paresse
Et s'enlacent avec amour ;

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
DE PARIS

Société Anonyme
Capital 150 millions de francs entièrement versés

Siège social : RUE BERGÈRE
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra

OPÉRATIONS DU COMPTOIR NATIONAL

Escompte

Le COMPTOIR NATIONAL escompte le papier de commerce sur Paris, la Province et l'Etranger.

Le COMPTOIR NATIONAL est le seul Etablissement français qui ait des Agences aux Indes Anglaises, en Australie, à Madagascar, et qui puisse délivrer, pour ces contrées, des lettres de crédit ou de recommandation auprès de ses propres Agences. Il a aussi des Succursales dans les principales villes de France, ainsi qu'à Bruxelles, Londres, Liverpool, Manchester (Voir page 4).

Recouvrements

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de l'encaissement des effets sur Paris, la France, les Colonies et l'Etranger, à des conditions qui sont déterminées dans un tarif spécial.

Dépôts à Vue

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS reçoit en compte de dépôt productif d'intérêt des fonds qui sont constamment à la disposition des déposants. Un carnet de chèques est délivré sur sa demande à chaque titulaire de compte.

Dépôts à échéance fixe

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit des fonds à échéance fixe. L'intérêt de ces dépôts est actuellement fixé :

De 6 mois à 11 mois...	2 0/0	De 1 an à 3 ans.....	3 0 0

Les bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

Avances sur Titres

Le COMPTOIR NATIONAL consent des avances sur les Rentes Françaises et Etrangères, sur les Obligations de Chemins de fer, les valeurs émises par l'Etat, les villes, les départements, etc.

Renseignements sur les Valeurs

Le COMPTOIR NATIONAL possède un service d'*Etudes financières* chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, commerciales et financières, françaises et étrangères, cotées ou non cotées ; les clients du COMPTOIR NATIONAL peuvent ainsi, lorsqu'ils en font la demande par l'entremise du siège où ils ont leur compte, être constamment renseignés sur l'origine et la marche des affaires qui les intéressent.

F-Place de la République, 21.
G-Rue de Flandre, 2.
H-Rue du 4-Septembre, 2.
I-Boulevard Magenta, 80-82.
J-Boulevard de Strasbourg, 7.
K-Boulevard Richard Lenoir, 92.
L-Rue de Clichy, 86.
M-Avenue Kléber, 87 (Passy).
N-Avenue Mac-Mahon, 35.
O-Boulevard Montparnasse, 71.
V-Avenue d'Orléans, 85.
X-Rue du Commerce, 69 (Grenelle).
Y-Faubourg Saint-Honoré, 124.
Z, Boulevard Haussmann, 89.
AB-Rue Ménilmontant, 39.
AD-Boulevard Barbès, 25.
AE-Rue Lafayette, 44.
AF-Boulevard Voltaire, 199.
AG-Chaussée de la Muette, 2.

Bureaux de Banlieue

ASNIÈRES, 6, rue Saint-Denis.— AUBERVILLIERS (Quatre-Chemins), 55, route de Flandre.— CHARENTON, 50, rue de Paris. — CLICHY, 106, boulevard National. — ENGHIEN, 47, Grande-Rue. — IVRY-SUR-SEINE, 54, rue Nationale. — LEVALLOIS-PERRET, 3, place de la République. — MONTREUIL-SOUS-BOIS, 48, rue du Pré — NEUILLY-SUR-SEINE, 92, avenue de Neuilly. — NOISY-LE-SEC, 1, rue de la Gare. — LE PARC-SAINT-MAUR, 15 *bis*, rue de la Republique. — SAINT-DENIS, 88, rue de Paris. — SCEAUX, 27, rue Houdan.

Agences en France

Abbeville	Castres	Hazebrouck	Rennes
Agen	Cavaillon	Issoire	Riom
Aix-en-Provence	Cette	Jarnac	Rive-de-Gier
Alais	Chagny	La Ferté-Macé	Roanne
Albi	Chalon-s.-Saône	La Flèche	Romilly-s.-Seine
Amiens	Châteaurenard	Lézignan	Roubaix
Angers	Châteauroux	Libourne	Rouen
Angoulême	Chatel-Guyon	Lille	Saint-Brieuc
Arles	Châtillon-s.-Seine	Limoges	Saint-Chamond
Aubagne	Cherbourg	Lyon	Saint-Dié
Aurillac	Clermont (Oise)	Mâcon	Saint-Etienne
Avignon	Clermont-Ferrand	Manosque	Saint-Germain-en-Laye
Bagnères-de-Luchon	Clermont-l'Hérault	Le Mans	
Bagnols-s.-Cèze	Cognac	Marseille	Saint-Junien
Bar-sur-Seine	Condé-s.-Noireau	Mazamet	Saint-Quentin
Bayonne	Dax	Melun	Salon
Beaucaire	Deauville-Trouville	Mont-de-Marsan	Soissons
Beaune		Le Mont-Dore	Toulon
Beauvais	Dieppe	Montpellier	Toulouse
Bédarieux	Dijon	Mouy (Oise)	Tourcoing
Belfort	Douai	Nancy	Tours
Bergerac	Dunkerque	Nantes	Trouville-Deauville
Béziers	Elbeuf	Narbonne	Troyes
Biarritz	Epernay	Nice	Valenciennes
Bordeaux	Epinal	Nimes	Versailles
Bourboule (la)	Firminy	Orange	Vichy
Caen	Flers	Orléans	Vienne (Isère)
Calais	Fontainebleau	Pau	Villefranche-s.-Saône
Cannes	Gray	Périgueux	
Carcassonne	Grenoble	Perpignan	Villeneuve-s.-Lot
Carpentras	Le Havre	Reims	Vire

Agences dans les Colonies et Pays de protectorat

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Majunga, Tamatave, Tananarive, Diégo-Suarez, Mananjary, Tuléar.

Agences à l'Étranger. — Bruxelles, Ostende, Monte-Carlo, Londres, Liverpool, Manchester, Bombay, Melbourne, Sydney, Saint-Sébastien, Alexandrie (Egypte), Tanger, Casablanca, Mogador.

Imp. de Vaugirard. — H.-L. MOTTI, directeur.

Dans leur rythme de vagues blondes,
Ils viennent pour nourrir le monde
Et semblent ramper au moulin !
Il voit déjà, par les ornières,
Les bœufs, traînant avec effort,
Sous des averses de lumière,
Les chariots d'or !

C'est du blé pour moudre au moulin !
Le beau blé d'or du bord des routes !
C'est du blé pour faire le pain,
Du pain pour les pauvres qui doutent
Si Dieu leur donnera demain
Le pain dont ils ont faim !

1903.

LA STATUE BRISÉE

Les pavots s'ouvraient au soleil,
Sous la pluie d'or de la lumière
Et les pondéreuses abeilles,
Pour essaimer, montaient dans l'air.

A l'ombre, sous un très vieux pin,
La mousse veloutait le marbre
D'un torse de Diane étendu près d'un arbre,
En travers du chemin,
Tandis qu'autour des pieds, demeurés sur la stèle,
Montaient des asphodèles.

Une femme s'arrête et de ses yeux distraits
Comme des yeux de pierre,
Voit les yeux sans pupille, ouverts sous les paupières,

De ce marbre brisé, d'où monte le regret.
Cependant que là-bas, sur la route,
Qui s'en vient du village au château,
Un pauvre chemineau,
Fixe pour un instant et sans qu'elle s'en doute,
Avec un air de cornemuse,
Les tristesses confuses,
La vague inquiétude
Et le regret d'on ne sait quoi,
Qu'aux heures de la solitude,
L'on sent monter en soi.

1903.

Mes bons moutons, mes doux moutons,
Lorsque la lune, à l'horizon,
Sera près de la maison neuve,
Il fera jour, et nous irons,
Mes doux moutons,
Dans les plaines de vert gazon
Que rafraîchit le vent du fleuve.

Les chiens fatigués de la nuit,
Encore mouillés de la rosée,
Endormiront leurs longs ennuis
Le nez sous leurs pattes croisées !
Et vous serez libres d'errer
Sans crainte de leurs dents pointues.
Et, sur ma flûte, je dirai
La chanson des heures perdues.

Mes doux espoirs, pauvres moutons!
Lorsque la lune, à l'horizon,
Sera près de la maison neuve,
Il fera jour, et nous verrons,
Et nous verrons
Que tous nos rêves s'en iront
Emportés par le vent des fleuves!

1904.

LE PUITS

Le vent s'est endormi dans les feuilles,
Et la nuit calme, souveraine,
Berce le merveilleux sommeil
D'un village crépusculaire,
Où ne luit plus qu'une lumière.

C'est mon âme qui veille !

Alors, dans cet oubli des heures,
Doucement, une pauvre vieille
Ouvre à la lune sa demeure...
Et mon âme s'en va, par la plaine,
Là-bas, vers l'étrange fontaine,
Et remonte, du fond du puits,

Avec l'étoile qui s'y mire
Et que peut-être on a vu luire
Au firmament d'anciennes nuits;
Avec un grincement de chaîne
Qui semble une plainte lointaine
D'une lointaine peine;
Avec des pleurs d'eau qui s'égoutte,
Des larmes sans doute!
Les souvenances un peu lasses
De bonheurs oubliés depuis...
Et tout cela c'est de la peine
Qu'on va puiser à la fontaine,
Pour consoler l'ennui qui passe;
Et c'est l'étoile bleue
Qui remonte du fond du puits,
Avec l'eau qu'elle éclaire un peu
Du souvenir d'anciennes nuits.

1899.

L'HOPITAL

Plaise qu'un peu de soleil
Luise sur la triste campagne,
Sur la campagne pluviale
Où la douleur n'a plus sommeil :
Plaise qu'un peu de soleil
Tombe aux fenêtres des malades
Et que leurs mains rigides et pâles,
Se réchauffent avec leur âme
A la douceur de ses rayons.
Laisse venir sur la maison
La consolation d'un peu de lumière
Et que là-bas, l'humble rivière
Qui coule si douce et si patiente,
Entre ses quais et sous les voiles,

Que la rivière un peu s'argente
Avant qu'y tombent les étoiles.
Qu'un peu de bonheur soit enfin.
Voilà des jours et des semaines
Que la pauvre enfant maladive
Regarde, en pleurs, aux alentours,
Si son beau fiancé n'arrive
Sur la barque d'amour.

1890.

LE JOUEUR D'ORGUE

Ecoutez le joueur d'orgue
Qui traîne sa pâle chanson,
A travers les heures mornes
Et les chemins de la maison...

Ecoutez en vous les murmures
Du passé qui ne veut mourir ;
Toutes les choses simples et pures,
Ecoutez-les venir.
Voyez les jardins suaves
Au fond d'une douce province ;
Les grands lys nobles et graves,
Qu'il ne faut pas cueillir !
Voyez la route toute mince,

Là-bas, au bout de l'horizon,
Et la rivière
Qui va si doucement, entre ses quais de pierre...

Ecoutez le joueur d'orgue
Qui traîne sa pauvre romance
A travers les heures mornes
De cet après-midi de dimanche.
Ecoutez sa musique... et votre âme.
Il fait renaître le passé !
La chanson qui grince et qui pleure
Et qui n'est plus la vraie chanson,
C'est, dans votre enfance meilleure,
Une heure, rien qu'une heure,
Mais là-bas, dans la bonne maison,
Ecoutez l'orgue des chimères
Voyez en vous tous les mystères
De cette musique alanguie.

Ecoutez, c'est votre âme qui prie...

C'est vous le joueur merveilleux
Des légendes inoubliables !
Au gré des heures pitoyables

Vous revivez des jours heureux...
Mais ce ne sont que souvenances !
Le temps a jeté sa poussière ;
C'est encor la chanson première,
Avec des dissonances...

Ecoutez le joueur d'orgue
Qui traîne sa pâle chanson,
A travers les heures mornes
Et les chemins de la maison...

LES CLOCHES

Dans les matins gris de novembre,
Quand l'aube est indécise et triste,
Les cloches rythment le silence
De leur complainte catholique.

Ce ne sont pas les cloches triomphales,
Les lourds bourdons des cathédrales,
Mais des cloches monacales
Qui scandent les nombres du sort.

Leur envol sinueux et lent,
Comme des ailes d'oiseau blessé
Plane sur les remous du vent
Qui se lève comme à regret.

Leur voix, — un signe dans le silence —
Entre dans les maisons qui dorment,
Et passe, en jetant sur les âmes qui souffrent,
— Comme un peu de semence, —
L'inquiétude et la pensée :

C'est le prêtre au chevet du malade...
C'est l'enfant que l'on veille un soir...
C'est la chandelle de l'espoir
Qui vacille et s'éteint dans l'heure...

C'est l'horloge qui parle
Des vieux qui ne sont plus...
Ce sont les nombres révolus
Et le coup d'un marteau clouant les quatre planches...
Et c'est, dans tout notre être
Et dans le vide des dimanches,
Des cloches qui sonnent les vêpres.

LE POÈTE

La face blême et famélique,
Et dans des yeux bleus et profonds,
De purs et d'infinis rayons
De bonté, de gloire et de rêve;
Des haillons et de la musique!

A travers les villes nerveuses
Une chanson qui pleure,
Ou quelque marche glorieuse,
Sur des plaintes d'accordéon!

Des hommes saouls, des femmes ivres
Qui semblent faits pour la souffrance,
Et qui dansent,

Oubliant leur maison que garde la misère,
Comme une aïeule centenaire.

Le pauvre sire famélique
Est tout-puissant et sa musique
Qui passe aux carrefours,
Dans les cités et les faubourgs;
Entre dans les maisons,
Monte les escaliers étroits et vermoulus,
Pénètre dans les chambres...
Et c'est comme un peu de lumière
Sur les hardes de la misère!
Et les enfants dansent en rond,
Et les vieux vont à la fenêtre
Voir passer l'homme à l'accordéon.

1901.

LES SOUVENIRS

Ils s'en allaient, tous deux perclus,
Tous deux très vieux!
C'était à l'heure indécise et muette
Où notre âme s'inquiète
De savoir que le jour se meurt.
Et tous les soirs, à la même heure,
Par les mêmes chemins,
Vers la même maison,
Ils s'en allaient, tous deux très vieux,
S'appuyant de la main
Sur leur canne au pommeau d'ivoire.
Là, près d'un feu presque éteint,
A la lueur d'une chandelle
Qui se mourait avec leur âme,

Ils évoquaient dans le lointain,
Comme des ombres de silence,
Des histoires si vieilles, si mortes,
Que leur voix même en quelque sorte,
Etait encore du silence!
Et quand la nuit était venue,
Ils entr'ouvraient doucement la porte,
Et s'en allaient, s'effaçant dans l'ombre
Et n'étant plus, eux-mêmes, qu'un peu d'ombre.

1901.

LA VIEILLE HORLOGE

La vieille horloge, dans un coin,
Marmotte d'anciennes histoires,
Et sa voix, qui vient de loin,
Hésite... et c'est, dans sa mémoire,
Des souvenirs qui se confondent.
Mais c'est le passé cependant,
C'est son âme douce et profonde
Et c'est le cœur du temps
Qui bat dans les secondes,
Mystérieusement.
La vie, autour, chante et remue
Et domine sa plainte.
Mais que viennent les lourds silences,
Son âme enveloppe nos pensées

Et nous pénètre du passé.
Tu l'entendras, ô mon enfant,
Quand viendra l'heure des souffrances.
Ton père l'entendit souvent...
Dis-toi quand viendra cette heure,
Que je pensais à toi...

1901.

LA MAISON

Adieu, pauvre réduit, toi qui fus la maison.
C'est de ton humble seuil ouvert sur la nature,
Que mon premier regard découvrit l'horizon.
C'est là que j'entendis, pour la première fois,
La chanson des oiseaux et le profond murmure
Des vents à travers les bois.
C'est là que le soleil, éclairant mes paupières,
Fit tomber dans mes yeux sa première lumière.

Quand ta porte s'ouvrit devant mes premiers pas,
Mon instinct fut de fuir de l'ombre vers la vie.
La route tentatrice et si souvent suivie
M'entraînait doucement vers l'inconnu, là-bas,
Vers la forêt pensive et propice au mystère,
Vers le marais tragique où jaillissaient de l'eau,
En des éclairs d'argent, des carpes centenaires.

O monde de silence et d'âpre solitude,
Où le vent qui se plaint, où le chant des oiseaux,
Où le galop furtif des bêtes fugitives
Et le roucoulement des colombes plaintives,
Où tous les bruits et tous les pas
Sont du silence encore et de la solitude.

Après-midis d'Août que je n'oublierai pas,
Quand, loin de la maison, oublieux de l'école,
Parmi les bêtes et les fleurs et les oiseaux qui volent,
Ivre de bon soleil, éperdu de nature,
Je sentais vivre, en moi, les mille créatures
Dont le seul instinct est de vivre et d'être heureux.

Adieu, monde entrevu, monde d'enfant, adieu.
Les rêves puérils sont encore en mon âme
Et si mon bras est fort, mon cœur n'est qu'un enfant;
Mais, dans notre maison, une âpre et dure femme,
Qu'on nomme la misère, a passé ce matin.
Il faut plier l'échine et changer de chemin.

Avant que le soleil ne monte dans l'espace,
Avec un bruit d'orgueil, de haine et de menace,

J'entendrai se fermer une grille de fer.
Je serai dans l'usine où se tord et se broie,
Parmi des hurlements et des flammes d'enfer,
La vie et la pitié, l'espérance et la joie.

Il fera soir et noir, dans la rue et moi-même,
Quand l'heure sonnera de rentrer au logis...
Pour voir et pour aimer les êtres qui les aiment
Les malheureux n'ont que la nuit.

1905.

LA MORT

Ce soir, la gueuse fatale,
La vieille livide et brutale
Aux mains calleuses, au front bas ;
Celle qui marche au milieu des chemins,
Tantôt ici, tantôt là-bas,
Barrant la route au lendemain ;
Celle qui fait sonner les pierres
De son bâton noué de fer,
Et de ses deux sabots d'enfer;

Ce soir, la mort a, sans raison,
Passé le seuil de ma maison.

J'étais rêveur, au coin du feu,
Lisant l'espérance et la vie
Dans les yeux bleus de mon enfant.

La vieille entra
Et vint s'asseoir entre nous deux...
Et je n'avais pas vu qu'une chaise était là...

1898.

EX-VOTO

J'ai lié mes mains, l'une à l'autre,
Et j'ai donné mon cœur,
Comme on offre des patenôtres,
Avec le rêve de ma vie,
Avec l'espoir de tous les jours,
A Notre-Dame de l'amour.
Pauvre folie!
J'étais riche de toutes choses,
Comme Gaspar Hauser,
Le matin, des soirs grandioses;
Et, le soir, riche du matin.

Et je suis, à présent, le pauvre
Qui s'en va sur les grands chemins;

J'ai tout donné, je n'ai plus rien!
Je suis le gueux de mon passé;
Je suis le vieux qui s'en revient
    Et qui repasse,
    Avec sa besace,
Par les routes longues et lasses,
Par les routes où des rafales
De regrets et d'amertumes,
Hurlent interminablement
Au souvenir des heures triomphales.

1898.

NOVEMBRE

Le printemps n'a duré qu'un jour,
Les fleurs sont mortes une à une,
Et mort jusqu'au rayon de lune
Qui baisait le jardin d'amour.

Et c'est pourquoi de sa fenêtre
Close à jamais à tout espoir,
Il regarde, au loin, disparaître
Le jour qui se meurt dans le soir.

Ses yeux, lassés de la lumière,
Ne s'ouvrent plus qu'en autrefois,
Et ses mains crispent vers la terre
Le geste pâle de leurs doigts.

Et dans sa solitude aimée
Il ne vit plus qu'en souvenir
Et sa chaumière s'est fermée,
Plus personne ne doit venir.

Mais il attend qu'un soir suprême
Où soufflera le vent du nord,
La main mystérieuse et blême
Entr'ouvre sa porte à la Mort.

1889.

LES AVEUGLES

Trois aveugles marchaient par la route.
Cherchant à regagner leur village perdu.
Leurs maigres mains, tâtant les airs,
Guidaient leurs pas rendus
Et leur bâton noué de fer
Piquait, au large, dans le doute.

Ils marchaient depuis bien longtemps,
Avaient passé plus d'un village,
Et c'est l'obole d'un passant
Qui mène, au loin, leurs longs voyages.

Mais cet argent, pauvres certitudes,
Qu'étreignent leurs mains mendiantes,

Le voilà maintenant qui résonne et qui chante
Comme un tocsin d'inquiétude,
Dans la besace vide de pain.
Et tout le long du long chemin,
Dans l'ombre et la paix attentive,
Ce rien d'or fait un bruit sans pareil
Pour leur âme craintive.
Et c'est peut-être le réveil
D'un plus pauvre qui dort !...

Ils ont senti passer la mort !...

CHANSON

Vous qui dormez, ouvrez de grâce!
Nous sommes ceux qui passent
Et qui jamais ne reviendront!
Nous sommes ceux de la besace
Et du bâton !
Ne dites pas : Venez demain!
Car nous suivons un long chemin
Qui ne revient pas sur lui-même
Et nous n'avons laissé personne
Qui nous regrette et qui nous aime
Et nous attende à la maison.
Nous allons! Nous allons! Sans but et sans raison !
Mais nous voyons ceux qui demeurent;
Celui qui passe et marque l'heure;

Celle qui cause sur le seuil ;
L'homme qui gronde et l'enfant qui pleure ;
Celui de la charrue et celui du cercueil !
Ouvrez et plus tard vous aurez souvenance
De ceux qui frappent dans la nuit,
Mais jamais ne verrez que la lune qui luit
Fait de nos mains des mains très grandes
Et de nos pauvres houppelandes
Des fantômes de toutes sortes,
Sur le bois cloué de la porte !

Ouvre ! Voici le coq qui chante !
Et les étoiles vont pâlir !
Ouvre un moment l'auberge à notre vie errante !
Nous allons repartir !
Notre halte ici-bas n'est qu'un repos d'une heure
Et ceux qui passent cette nuit,
Jamais ne reviendront frapper à ta demeure,
L'Eternité les suit.

1903.

SOIR DE LUNE

C'était au déclin de mon cœur...
Les ombres d'un soir de Décembre
Envahissaient la chambre
De leur lente et furtive douleur.
Il fallut que la lampe amie,
De sa distrayante clarté,
Réveillât mon âme endormie
Dans les regrets...
Mais alors, douloureux mirage !
Les souvenirs ressuscités,
Prenant la robe et le visage
De la réalité ;
La peur des misères nouvelles
Qui, peut-être, attendent leur tour

Et qui seront, un jour,
La part que nous garde la vie;
Par tous les chemins vers mon cœur,
Ceux de l'amour, ceux du malheur,
Des quatre coins de l'horizon
Se ruèrent vers ma maison,

C'étaient des pauvres de toutes sortes,
Comme on en voit aux seuils des portes;
Les uns qui venaient d'Autrefois,
Succombaient sous la charge importune
D'un lourd manteau de roi
Que frangeait l'infortune!
Et les autres, ceux de demain,
De l'Inconnu toujours avides,
Etaient partis de grand matin,
Le sac et la besace vides.
Et tous étaient là, maintenant,
Nombreux et turbulents
Comme les feuilles dans le vent...
Il en venait sans fin; il en venait sans trêve...
J'avais voulu voir, j'avais vu!
La vérité ne valait pas le rêve
Quelque triste qu'il fût!

J'éteignis cette lampe de deuil
Qui m'avait appelé tant d'hôtes sur le seuil !
O mirage ! Sa lumière
M'avait empêché de voir
Que la lune, montant dans le soir,
Inondait de pardon ma chambre tout entière !
O miracle de paix en moi-même !
Mon cœur était encore inondé de clarté !
Mais d'une clarté douce, immensément sereine,
De sagesse et de bonté.

1905.

L'ENFANT PRODIGUE

I

La lune éclairait le monde
Quand je traversai le verger,
Par un soir de paix si profonde
Que mon cœur en garde encore le regret.

J'avais parcouru la terre
Et traversé mille chemins;
J'avais passé par les misères
Et les ronces du cœur humain.

J'étais las enfin d'amertume
Et je n'avais plus qu'un espoir,
Que ceux-là guériraient mes blessures
Qui, seuls au monde, m'attendaient ce soir.

Avant de pousser la porte,
Je voulus voir et je les vis,
Au coin du feu, l'un près de l'autre,
Se taisant dans la nuit.

A quoi bon les vaines paroles
Dont s'effarouche le souvenir,
Puisqu'ils pensaient la même chose...
Leur fils allait-il revenir?

II

Dans l'âtre, sous la cheminée,
J'ai suspendu mon violon
Où pour la suite des années
Dorment à présent mes chansons.

Pourtant il est des soirs de peine
Où je voudrais entendre encor
L'inoubliable poème
Des navires quittant le port.

Mais, hélas ! mes doigts malhabiles
Ne savent plus comment
Ranimer la petite âme fragile
Morte dans l'instrument.

Adieu, tout ce qui fut moi-même,
Fantôme errant aux chemins du passé !
Je voudrais te revoir, dans un regard suprême,
Mais les ombres se sont amassées...

Salut, maison de paix profonde
Perdue au fond de ce jardin :
Maison plus grande que le monde,
Puisque j'ai mis en toi ma vie et mon destin.

1905.

VOILA L'HIVER, VOILA LES PEINES...

C'est bientôt le vent et la neige
Qui pleurent dans les cheminées;
Les lentes et grises journées
Sans un espoir qui nous protège
Contre nos tristes destinées.

C'est le temps des heures obscures
Et des longues désespérances;
C'est le temps des pires souffrances,
La saison des bises parjures
Qui vont gémir en nos croyances.

Voilà l'hiver..... Voilà les peines
Et les interminables soirées;

Les heures traînant, éplorées,
Comme de maladives reines
Devant leurs fenêtres cloîtrées.

La chandelle du jour des morts,
Depuis des jours, est déjà morte
Et, sur la route du remords,
La mort seule est encor dehors
Qui peut frapper à notre porte.

ÉCOUTEZ

Le Seigneur dit à l'homme simple :
Vous avez beau chercher la nuit,
Souffler la lampe presque éteinte
Et fuir au plus obscur réduit.
Je ferai pénétrer ma lumière,
Malgré vous, dans votre raison
Comme, la nuit, la lune éclaire
Votre maison !

Le Seigneur dit à l'ignorant :
Pourquoi fuyez-vous ma parole ?
Pourquoi nier le sens des paraboles?
Vous vivez comme des enfants.

Voilà que vous mettez les mains sur les oreilles.
Ecoutez ! Entendez-vous ce bruit ?
Au bruit de l'océan pareil ?
C'est le murmure de l'Infini.

1905.

PRENDS CETTE LAMPE

Prends cette lampe dans ta main
Et tiens-la, haut, pour que nos ombres
Nous suivent, selon l'ordre et le nombre,
Et n'obscurcissent point le chemin
Qui nous conduit au lendemain...
Sache qu'il faut de la lumière,
Car nous cheminons dans la nuit.
Mais prends garde à la lune qui luit !
Elle trace des routes de mystère
Et de mensonge sur toute la terre....
Ce n'est pas la bonne lumière....
Tu croirais peut-être à l'aurore
Vers laquelle tend le chemin.
Mais non, ce n'est pas elle encore,

Garde ta lampe et, de tes mains,
Dirige vers les monceaux de doute
Qui te barrent la route,
Sa petite lueur sans éclat
De vérité conquise...
Vois ! Elle fait une ombre où passèrent nos pas
Sur le chemin de la terre promise...

1905.

LEÇON

Puisque l'enseignement des choses
Nous disait de ne plus espérer,
Nous avons uni nos misères
Pour en faire notre foyer.

La maison n'est ni grande, ni belle.
Mais quand viendront les loups du malheur,
Nous nous réfugierons en elle,
Nous serons deux contre le sort.

Nous mettrons des rideaux de laine
Au berceau de l'enfant qui dort,
Pour l'abriter des cris de haine
Qui souffleront, le soir, dehors.

L'amour ne sera point le maître
Qui régnera sur nos destins,
Mais nos cœurs et nos mains resteront solidaires
Pour défendre notre bien.

Puis nos enfants, l'un après l'autre,
S'en iront... puis l'un de nous deux...
Et nul ne restera pour refermer la porte
Sur le dernier départ de qui vécut trop vieux.

1905.

VILLAGE ENDORMI

Mon âme est une plaine en l'Infini couchée ;
Au milieu, le village avec ses chaumes blonds
Sous des vergers en fleurs. Ce sont les cent maisons
Qu'habitent les espoirs et les douces pensées.

Mais le soir est tombé. Les ombres s'amoncellent
Et l'astre de la mort, la lune froide et belle,
Dans la plaine d'abord, ensuite au firmament,
Epand sur le village une clarté d'argent.

Les espoirs, las d'errer, les rêves inutiles,
Sans mémoire et sans bruit, vivent leurs derniers jours,
Et, seule dans la nuit, survivance stérile,
Brille à chaque fenêtre une lueur d'amour.

Un pauvre, en ce moment, sur la route perdu,
Regarde ce village et, sans le reconnaître,
Et c'est le sien pourtant, il va passer peut-être...
Mais il regarde encor les chaumes inconnus.

Mon cœur, tu es ce pauvre égaré d'un autre âge.
Voici la nuit tombée, il est temps de mourir ;
Regarde, l'une après l'autre, s'évanouir
Les lampes qui veillaient aux maisons du village.

1906.

LA MORT QUI PASSE

Par ce minuit d'hiver et de deuil,
La mort s'en va par le village,
Secouant ses sabots au seuil de nos maisons ;
Et c'est Noël sur son passage.

La neige tombe, comme les années,
Lente, silencieuse et patiente,
Et la mort va, par le village,
Sans savoir où,
Marquant, au gré de son passage,
D'un geste fatidique et fou,
L'une ou l'autre de nos maisons.
Et c'est la mort qui passe,
Ivre, dans la nuit.

Et les aïeules de la misère,
Par ce long soir de neige et de deuil,
Semblent attendre et parfois entendre
Un passant inconnu s'arrêter sur le seuil.
Mais le vent a passé dans les branches qui geignent;
Dans les âmes en deuil et dans les cœurs qui saignent,
Comme des cors lointains, voilà les souvenirs!
Ils viennent au galop à travers les années;
Et les plaintes d'antan, les peines surannées.
La meute des douleurs aboie au souvenir;
C'est la chasse qui passe!
Et les voici venir,
En robes de soie,
Les amoureuses et les joies!
Voici le roi! Voici toute la chasse
Qui sonne dans les cors l'hallali de l'amour!

Mais la chasse soudain s'arrête au carrefour!
Tout le monde se range et fait place,
Et fait le signe de la croix...
Et c'est la mort qui passe
Sur ses sabots de bois.

1898.

CHANSON D'OCTOBRE

C'était un soir d'Octobre lamentable...
Trois fileuses filaient la mort.

Sous la porte, le vent hurlait
Une complainte criminelle
Et la lueur d'une chandelle,
Comme une âme qui meurt, vacillait.
Et les trois fileuses filaient.
Et, près de l'âtre où se tordait
Une branche de houx pitoyable,
Les trois centenaires du sort,
Les trois fileuses de la mort,
Pensaient la même souvenance...

Tous ceux de jadis étaient morts.
Ceux de l'amour, ceux du remords ;
Du siècle elles étaient les seules,
Et si vieilles, les trois aïeules,
Qu'au fond de leur cœur sans mémoire,
Toutes les lampes étaient éteintes
Et qu'elles ne retrouvaient plus,
Dans leur âme lointaine et noire,
Le souvenir perdu des âges révolus.

1887.

LA MAISON DU PASSÉ

La paix et l'ombre de son jardin
Etaient si closes, si profondes,
Que, dans la vie âpre et féconde
Bourdonnant aux quatre chemins
Qui l'isolaient du monde,
La maison vieillotte et tranquille
Faisait, dans le présent, perdurer le passé !
Sur le fleuve du temps qui roule à flots pressés,
C'était l'île.
Et c'était, dans le bruit et les heures qui tombent,
La survivance et le silence d'une tombe.
Comme un sourire clair aux yeux morts d'une vieille
C'était doux et serein et minable à la fois !

Le long des noirs buissons et le long des corbeilles,
Sous les mûriers tordus et les peupliers droits,
Les persuasives allées
Suivaient le vrai chemin ;
Elles étaient, à travers les années
Et par delà le temps impitoyable et rude,
Comme les douces habitudes
Qui se confondent avec le Destin.
Dans les jours de folle lumière,
Quand la vérité sort de la brume qui ment,
Les parasites et le lierre
Fardaient les pierres
Détruites par le temps ;
Et tout avait si bien l'apparence de vivre,
Que la maison
Durait, inaperçue au sein des foules ivres !
C'était là, dans ce calme et dans cet abandon,
Que vivaient, sans regrets et sans plus rien attendre,
Allant du jour au jour, comme le passeur d'eau
Va d'une rive à l'autre,
Deux êtres du passé, dont l'âme et le cerveau
Avaient pris leur essence à l'essence des choses.

Ils fuyaient le jardin quand fleurissaient les roses,
Lèvres baisant l'atmosphère ;
Quand, du sol en travail, émanaient les senteurs
Et que partout s'élevaient de la terre
Et bruissaient aux calices des fleurs,
Le grouillement de vie immense
Et le tumultueux silence
Des choses qui éclosent.
Et ce n'était que vers l'automne et vers le soir,
Quand les jours de regret ont chassé les espoirs,
Qu'ils entr'ouvraient discrètement la porte
Et que leur ombre, en passant aux chemins,
Obscurcissait un peu le feu des feuilles mortes !
Ils avaient oublié le sens du lendemain;
Etre n'était pour eux qu'un peu de survivance ;
Et l'esprit n'était plus l'esprit vivant qui pense,
Mais l'esprit mort qui se souvient!
Comme l'arbre étouffé sous l'étreinte perfide
Et les enlacements des lierres parasites,
Leur âme n'était plus qu'un mot depuis longtemps.
Mais leur mémoire ornait d'illusions lointaines
Les heures qui passaient sans amour et sans peines ;
Ils vivaient hors du temps.
Et dans cette paix si profonde,

Dans cet éloignement du monde,
La vie, en vain, frappait ses coups
Sur leur porte claustrale; ils étaient loin de tout,
Si ce n'est d'autrefois: un autrefois suprême !
Et dans cette étrange maison
De survivance et d'abandon,
Eux-mêmes n'étaient plus qu'un souvenir d'eux-mêmes.

1904.

PRIÈRE

Seigneur, vous avez dit que l'empire des cieux
Appartenait à ceux qui souffrent sur la terre !
Je renonce, Seigneur, à ce lot précieux
Pour avoir, ici-bas, un peu moins de misère !
Seigneur, vous me gardez ma place auprès de vous ;
Je suis bien vieille, hélas ! pour m'asseoir sur un trône
Et pourrais-je oublier que jadis mon époux
A fixé pour toujours ma place sous son chaume ?
Vous avez dit encor... Mais, voilà que j'oublie.
Ils sont si loin d'ailleurs les jours où j'espérais !
N'allez pas ranimer ce qu'il reste de vie
Dans ce corps et ce cœur qui ne sont qu'une plaie !
Mes yeux se sont brûlés au contact de mes larmes,
Laissez-les doucement s'éteindre dans la nuit ;
Le sommeil du néant vient envahir mon âme,
Eloignez vos clartés de ce sombre réduit !

Mon esprit serait mort, n'était que la douleur
Me rappelle parfois encore que j'existe !
Seigneur ! votre servante est vieille et pauvre et triste...
Comme un enfant qui dédaigne un jouet, le malheur
Délaisse dans un coin ce fantoche sans âme ;
Et c'est pourquoi, Seigneur, une très vieille femme
Qui penche vers le sol un front vide d'espoir ;
Dont les mains que raidit l'approche de la mort
Ne savent plus se joindre en geste de prière,
Vous prie, et ce sera sa demande dernière :
Laissez-moi retourner aux ombres du néant !
Laissez mon pauvre corps, déjà courbé vers elle,
S'endormir dans la terre en un sommeil d'enfant.
Dites-vous bien, Seigneur, que chaque heure nouvelle,
Et que chaque réveil ne furent que tourments ;
Et qu'il ne me faut plus l'espoir de jours meilleurs
Pour voir entrer la mort, sans crainte ni tristesse ;
Car la mort est le but que j'appelle sans cesse
Et que j'aurai payé de toutes mes douleurs.
Que le riche ait besoin de promesses ultimes
Pour mourir sans regrets, Seigneur ! je le comprends !
La mort est pour le pauvre une mère divine
Qui berce la douleur de son petit enfant.

1905.

MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS

LES NOËLS ÉTEINTS

C'est l'heure de mon cœur et le soir, sur le monde,
Joint ses mains de sommeil, ses ténébreuses mains;
C'est l'heure, doucement, où se rêve la ronde
Des vieilles de légende et des mystiques nains.

Entendez-vous là-bas, là-bas dans ma pensée,
Les aïeules conter de fabuleux récits?
Comme un silence d'aile et de branche froissée,
Le passage muet, sur l'ombre, des esprits?

Je vois, dans les maisons anciennes de mon âme,
La veille des petits devant le feu ronflant:
Ils entendent, de rêve, une très vieille femme
Et le vent qui dans l'ombre erre rhythmique et lent.

Ce sont de très vieux soirs dans de vieilles chaumières;
Ce sont de vieux hivers qui neigent au dehors...
Alors dans la douceur tremblante des lumières,
Doucement, doucement, ô mon cœur, tu t'endors...

La vieille parle au loin et l'histoire s'achève
Au loin, dans un manoir, comme une fin de jour,
Tandis que dans un coin très vague un rouet rêve,
Comme un cœur de princesse exilé de l'amour,

O douceur, ô langueur! Ce souvenir de choses
Qui ne furent jamais, pour nous, qu'un souvenir!
O jours si peu vécus, si plaintifs et si roses!
Et morts! si douces morts qu'on en voudrait mourir!

Jadis, dans notre enfance, un prince, une princesse
Que nous pleurons parfois, et, combien rappelé
D'amour et de regret! quelqu'un de la tristesse,
Quelqu'un de bien aimé, quelqu'un s'en est allé!

1886.

ÉCHOS DE VALSES

Valses d'antan, valses muettes!
Rhythmes bercés aux jardins d'autrefois...
Cloches d'antan, minces, fluettes.
Fuite d'échos qu'en mon âme je vois...

Choses d'antan, subtilisées :
Chambre déserte où se fane un parfum...
Choses d'amour, éternisées :
Fleur de baiser qui s'effeuille en chacun.

Voix du passé, voix incertaines,
Comme un écho de refrains bien connus;
Voix qui s'en vont loin, et lointaines,

Bons souvenirs, en allés, revenus...
Rhythmes en rond d'escarpolettes !
Valses d'antan... Pourquoi muettes ?

1888.

LE PASSÉ QUI FILE

La vieille file et son rouet
Parle de vieilles, vieilles choses ;
La vieille a les paupières closes
Et croit bercer un vieux jouet.

Le chanvre est blond, la vieille est blanche;
La vieille file lentement ;
Et pour mieux l'écouter, se penche
Sur le rouet bavard qui ment.

Sa vieille main tourne la roue,
L'autre file le chanvre blond :
La vieille tourne, tourne en rond,
Se croit petite et qu'elle joue...

Le chanvre qu'elle file est blond ;
Elle le voit et se voit blonde ;
La vieille tourne, tourne en rond,
Et la vieille danse la ronde.

Le rouet tourne doucement
Et le chanvre file de même ;
Elle écoute un ancien amant
Murmurer doucement qu'il l'aime...

Le rouet tourne un dernier tour ;
Les mains s'arrêtent désolées ;
Car les souvenances d'amour,
Avec le chanvre, étaient filées...

1887.

VERS L'OUBLI

Que de barques déjà, car mon cœur est très vieux,
S'ennuyant de la rive, au loin s'en sont allées!
Que d'ailes, et si loin, de la grève envolées!
Ma vie est seule et triste ainsi qu'un soir d'adieux.

Oh! regarder parfois là-bas d'où l'on arrive!
C'est si doux cette fuite et cet éloignement
Sans rames et sans rhythme et porté seulement
Sur du temps et du rêve! Oh! vivre à la dérive!

Etre pour l'oublier, comme un beau soir d'été,
Impassible et voilé, la vie un clair de lune!
Et puisque l'espérance au calme est importune,
Se souvenir très vaguement d'avoir été...

1886.

RONDE DE VIEILLES

Petites vieilles, mes pensées,
Il neige, il tombe du lointain,
Un peu de mort et d'incertain
Sur toutes les choses passées.

En moi, pourquoi cette froidure?
Et ce calme et ces longs hivers?
Et ces lugubres ciels couverts?
Et cet hiver qui dure et dure?

Petites vieilles inutiles,
Faites du feu de vos passés,
Et de tous ces roseaux cassés,
Et de tous ces rêves stériles.

Les souvenirs de toutes sortes
Brûlez-les comme du sarment,
Et chauffez-vous très longuement
Au petit feu des branches mortes.

Parlez-vous bien, dans vos souffrances,
De ces bons jours de l'Autrefois,
Et videz encor de vos doigts
Les fuseaux bleus des souvenances.

Et quand la nuit, la nuit pleureuse,
Dans la chaumière se fera,
L'une de vous rallumera,
Comme une lampe un peu fumeuse,

— Oh! pourquoi faut-il que je pleure
De n'en avoir oublié rien ? —
La souvenance, la meilleure,
De celle que vous savez bien...

1887.

LES ROUETS

C'était Celle des nuits anciennes et secrètes,
Dont les petites mains berçaient si bien le cœur;
Dont les durables mains, de leurs chaînes muettes,
Me liaient à jamais à tout ce vieux bonheur;

A ce malheur de la maison inoubliable,
De la maison fatale où bien des soirs encor,
Les Mortes fileront leurs fuseaux de vieil or
Sur l'éternel sanglot d'un rouet pitoyable.

Et, dans la chambre de mystère où je l'oublie,
Parmi les souvenirs dédorés d'autres jours,
Morte, oh ! morte elle est là, mais non ensevelie;
Et je ne puis rouvrir la maison des amours.

Las ! Hélas ! J'y laissai cette âme de ma vie,
Et ma force d'aimer... J'y laissai tout mon cœur.
Et les pâles rouets y filent, à l'envie,
De la douleur... de la douleur.

1886.

CELLE D'AUTREFOIS

Je suis celle qui s'est enfuie
De ton cœur, un soir d'autrefois ;
Celle qui pleure et qui s'ennuie,
Qui n'a plus de corps ni de voix.

J'étais d'une chair triste et belle
Et si lointaine en sa pâleur,
Qu'à peine il te souvient d'elle
Comme d'une morte en ton cœur.

Ah ! c'est que j'étais de la terre ;
Que j'aimais la ville et le jour
Et que je t'ai vu solitaire
Avec des songes pour amour !

Pourtant lorsque parmi les hommes
Tu ramènes tes jours brisés,
Je t'aime tant qu'à deux nous sommes
Du souvenir de nos baisers.

C'est que je suis ta prime vie ;
Je suis l'amante d'autrefois ;
La chair de ta première envie ;
Celle qu'en rêve tu reçois.

1886.

OU S'EN VONT LES CHEMINS

Par le vitrail, du haut de son manoir,
La belle enfant, la douce châtelaine,
Voit, là-bas, sur les routes, dans la plaine,
Un peu d'automne pourpre, un peu de soir.

Oh ! ces chemins et ces routes lointaines !
Les bien aimés s'en sont allés par là...
Oh ! les chemins ! tout ce qui s'en alla,
Ne nous laissant que regrets et que peines...

La douce enfant ! Dans son regard profond,
Si lointain de regrets et de pensées,
C'est la douceur des pauvres délaissées
Et leur douleur pour ceux-là qui s'en vont.

Oh ! les chemins ! Ils s'en vont de notre âme
Et s'enfoncent là-bas, dans le passé...
Comme on est seul ! Comme on est délaissé !
La souvenance appelle et nous réclame.

La pauvre enfant ! Dans le soir de ses yeux,
Étoile d'ombre, un pleur vient à paraître...
Oh ! les chemins ! Et c'est dans tout son être,
Comme un qui part et comme des adieux.

O les chemins ! Les routes désolées !
On voit toujours quelqu'un du souvenir,
A l'horizon s'en aller et partir,
Partir au loin des heures envolées.

La pauvre enfant ! Dans ses yeux il fait noir.
Le soir tombé rêve de l'heure morte...
Tous les aimés ont dépassé la porte,
Et, dans son cœur, il tombe un peu de soir.

1888.

DÉDICACE

Pour celle de la tour d'amour,
Celle qui va sur la montagne
Et que ma pensée accompagne,
Parmi les jardins d'alentour.

C'est la douce et lente marquise
Tant ses blonds cheveux sont cendrés
Et vaporeux, comme poudrés
D'un souvenir galant qui grise.

Puis vint le soir intense et lent
De ce meilleur de nos dimanches
Et la lune, parmi les branches,
Poudra ses blancs cheveux d'argent.

Alors, dans une grotte obscure
Où nous passâmes par hasard,
Comme un berger qui d'un regard,
Peut lire la bonne aventure,

En un miroir mystérieux
J'ai vu, par un reflet d'étoile,
Se soulever un coin du voile
Dont le temps se cache à nos yeux.

1888.

LES PORTES CLOSES

O vous, chères, que j'ai connues
Et qu'aux jours tristes je revois,
Vous voici, ce soir, revenues,
Car mon cœur pleure d'Autrefois.

Quand, me rappelant vos caresses,
Je pense à celles qui viendront,
Mes mains sont lourdes de paresses,
Je ne tends même plus mon front.

Car c'est vous seules que j'écoute,
Qui, dans le crépuscule aimé,
De vos voix où tremble le Doute,
Chantez en un palais fermé.

Moi, j'attends qu'à travers la porte
Close par mon fol abandon,
Votre chanson de deuil m'apporte,
Un peu de rêve et de pardon...

Oui, c'est vous seules, vous lointaines,
Dont me revienne encor la voix,
O vous toutes qui fûtes miennes
Dans l'inoubliable autrefois.

Là, vous êtes dans l'ombre, seules,
Telles que vous m'apparaissez
Déjà semblables aux aïeules,
Parlant de très lointains passés ;

Et j'entends vos voix paresseuses,
Si douces que j'en souffre un peu,
Comme un chœur de tristes fileuses,
Assis, un soir, autour du feu.

1888.

HALLALI!

Hallali! Hallali! Je suis le cor qui pleure,
Attristant l'horizon du soir;
Qui se lamente et peine l'heure
D'inconsolable désespoir...

Hallali! Hallali! Mon âme sur la tour
Corne solitude et détresse;
Oh! que me vienne un peu d'amour,
Pour ensevelir ma tristesse...

Hallali! Hallali! Les blanches châtelaines
Ont quitté le triste manoir;
Hallali! Holà! vers les plaines
Mon cor pleureur, et vers le soir...

Hallali! Je suis seul dans le soir de mes jours ;
Pleurez mon pauvre cor sonore!
Holà! Quelqu'un des alentours,
Oyez mon cor qui vous implore...

Hallali! Hallali! Oyez le cor qui pleure,
Attristant l'horizon du soir;
Qui se lamente et peine l'heure,
Qui peine l'heure vers le soir.

1888.

LE ROUET DE VIE

Mon âme tourne sans amour,
Le rouet de l'an solitaire ;
La nuit efface chaque jour,
Sans que je regarde la terre.

Mes yeux sont à jamais posés
Sur les mensonges dont j'abreuve
Ma soif des idéals baisers,
Et de mon cœur ma vie est veuve.

Ma vie est veuve d'ici-bas ;
Elle est veuve et triste sans doute ?
Je ne sais, n'ayant même pas
Remarqué son deuil sur ma route.

Mais je la pressens sans la voir :
Ce doit être une fille sombre,
Aimant l'automne dans le soir,
N'errant qu'aux étoiles, dans l'ombre.

Car n'est-ce pas le soir douteux
Que se cueille dans les pelouses,
Le regard des mensonges bleus
Eclos au seuil des nuits jalouses?

J'aime tout ce qui va finir,
Ce qui défaille et ce qui tombe,
Et j'entends, dans le soir, s'unir,
S'unir des ailes de colombe.

J'aime les chambres de mon cœur,
Où filèrent des mains étranges ;
Là, dans un très ancien bonheur,
J'ai vu, je crois, mourir des anges.

Mon âme tourne avec amour
Le rouet des pâles mensonges ;
La nuit s'efface dans le jour
Sans me réveiller de mes songes.

1886.

MISÈRE

Depuis que le palais de mes songes
Et de mes amours fut dévasté
Par le peuple jaloux des mensonges,
Je traîne ma pâle royauté.

Je suis l'étrange indigent de rêves,
Ce mendiant d'anciens parfums,
L'exilé des faméliques grèves,
Qui prie aux routes des temps défunts.

Et vous, passantes en ma misère,
Si mon amour vous implore, il ment
Car mes mains pauvres sont en prière
D'un peu de souvenir seulement.

1888.

La paix habitait ma maison ;
Je vivais seul, mais sans tristesse ;
J'étais jeune de ma jeunesse ;
Les fleurs naissaient en leur saison.

Mais les jours sont faits de mystère,
De rigueur et d'étrangeté ;
Les roses meurent de l'été
Quand il ne pleut pas sur la terre.

Les barques voguent sans amour
Quand la brise s'est ralentie ;
Mon âme reste repentie
D'avoir eu trop de joie un jour.

Tout est un peu maudit sans doute,
Le plaisir comme la douleur ;
On laisse un regret de son cœur
Dans les auberges de la route.

Un peu maudit, oui, je le crois,
Le destin des choses mortelles ;
Car même la gaîté des ailes
De nos moulins est faite en croix.

1886.

CHANSON

Eloigne, oh! ces lèvres encore
Jadis si doucement parjures;
Et ces yeux, ces aubes impures,
Lumières abusant l'aurore.

— Mais rends-moi mes baisers donnés,
Pauvres baisers !
Sceaux de l'amour en vains signés,
Sitôt brisés !

Cache ces collines de roses,
Cache, oh! les neiges de tes seins,
Et leurs roses qui sont écloses,
Comme un Avril en des jardins.

Oh ! mais rends-moi d'abord mon cœur,
Mon pauvre cœur
Captif aux neiges de ton cœur !
Rends-moi mon cœur.

1886.

SOIR INTENSE

C'était un soir d'étranges extases,
Un soir où les roses trop écloses
Se mouraient d'épanouissement,
Comme meurent les roses des vases.

C'était un soir où même les choses
Semblaient mourantes étrangement
Et comme lentes, évanouies,
D'être, en ce soir, trop épanouies.

Et nous vîmes tomber des pétales
Dans l'attente amoureuse des heures
Et nous gardons à jamais au cœur,
La langueur de ces heures fatales.

Car jamais tes lèvres de bonheur
Ne seront plus douces ni meilleures
Qu'en ce soir de trop lentes extases
Où les roses, trop épanouies,
Se mouraient d'extases inouies,
Ainsi que les roses dans les vases.

1889.

MAISON DE MALHEUR

L'ennui tisse aux coins de mon cœur,
Comme des toiles d'araignées,
De grandes ombres imprégnées
Du souvenir de mon malheur.

Oh ! la demeure solitaire,
Sans espérance et sans amour,
Où la douleur s'assit, un jour,
Comme une sœur mystique et chère.

O la triste, triste maison !
Le silence en devient le maître ;
Toutes les larmes de son être
On les y pleure sans raison.

Parfois notre âme, elle est trop pleine,
Oh! fuir alors! Mais c'est en vain!
On a tant pleuré qu'à la fin
L'on ne peut vivre sans sa peine.

Les pleurs font aimer la prison.
Ne sortez pas, c'est inutile,
Vous seriez comme un qu'on exile,
Regrettant la triste maison.

Car vous avez pris la coutume,
Le ciel pur vous serait mortel!
De respirer l'ambre et le sel
D'un air saturé d'amertume.

1886.

LES LÉGENDES

Nous sommes les filles du Rhin,
Les vierges mortes des légendes,
Celles des berges et des landes,
Faites de lune et de matin.

La nuit, nous traversons les villes,
Silencieuses, en secret,
Et rien, par nos ombres fragiles,
N'est émerveillé, ni distrait.

Les maisons où l'on a chanté
Les fables dont nous sommes reines
Demeurent closes et sereines,
Dans l'oubli, dans l'obscurité.

Pourquoi réveiller vers les songes
Les morts de nos vaines croyances?
Que leur importent les mensonges
De nos subtiles apparences ?

Aussi, nous les filles du Rhin,
Survivances d'époques sombres,
Nous suivons, à travers les ombres,
Notre mystérieux chemin.

L'oubli qui nous rend invisibles
Ne sait pas qu'en des pays bleus
Il est un manoir merveilleux,
Aux tours de rêve inaccessibles.

Là, par un étrange mystère,
Toutes les reines d'autrefois
Et les princesses de naguère
Et les pâles filles des rois ;

Là, toutes celles des ballades
Que les mères ne chantent plus
Aux berceaux des enfants malades,
Retrouvent leurs anneaux perdus.

C'est là que nos voix étouffées
Rediront les légendes d'or.
C'est là que nous serons encor
Celles qui sont mortes, les fées.

Oui, c'est là-bas, à ce manoir
Dont les fenêtres sont en fête,
C'est au cœur des divins poètes,
Que nous irons frapper, un soir.

1888.

LES MAINS

Sur les fenêtres de mon cœur
Deux pâles mains se sont collées,
Mais de douleur et de malheur,
Mains de la mort, mains effilées.

C'était sinistre de les voir
Si nocturnement illunées,
Levant vers moi leur désespoir,
Telles que des mains de damnées.

Et Celle de ces mains de deuil,
Qui donc pouvait-elle bien être,
Pour que la mort fût sur mon seuil,
Depuis ce soir de la fenêtre?

Non, ces mains ne pouvaient bénir;
Maudites, certes, étaient-elles;
Puisque j'ai désiré mourir
D'avoir vu leurs pâleurs mortelles;

Puisque le vin de mes amours,
Amertumeux et plein de larmes,
Endolorit le pain des jours,
Depuis leur signe aux fatals charmes.

Mains sinistres! mains de poison!
Geste de ténébreuses vierges!
Vous avez lui dans ma maison,
Comme deux mortuaires cierges.

Ma douleur regarde la mort,
Car l'espoir a fermé sa porte...
Et, tristement, le vent du Nord
Souffle sur ma chandelle morte.

1886.

MUSIQUE D'OMBRE

Un peu de musique incolore,
Afin d'éterniser ce soir,
Et qu'il revive et dure encore
Aux tristes nuits de nonchaloir...

Résonnance lunaire et lasse,
Eclose d'ombre dans le rêve,
Et dont la phrase ne s'achève
Pour qu'à jamais elle s'efface...

Oh ! doucement ! Loin de mes yeux !
Un peu vers le cœur, mais dans l'âme...
Près de l'amour, loin de la femme...
Que je m'en sente un peu plus vieux !

D'où vient ce baiser d'inconnue
Que ma lèvre n'a pas rendu ?
Elle s'en va, la bienvenue !
Elle s'en va ! Tout est perdu...

Tout est pourtant bien dans cette heure :
La mélodie éteinte en l'ombre,
Et plus de rhythme et plus de nombre
Et qu'elle meure... et qu'elle meure...

1886.

A MA CHÈRE MORTE

Cygne endormi sur le lac d'azur,
Son cœur, Seigneur ! était bien trop pur,
N'est-ce pas ? et trop pure son âme?

Ses mains étaient trop blanches pour nous,
Et ses gestes trop simples, trop doux,
Trop douce sa douce voix de femme !

Elle a joint ses mains avec regret,
Car nulle autre ne nous aimerait
Plus autant, plus comme elle, sans doute !

Sa mort fut comme un effeuillement ;
Sa vie, une chanson doucement
Murmurée, au loin, sur notre route...

1886.

CRÉPUSCULE D'AMOUR

Oh! que de crépuscule en moi-même!
Quelle douce pénombre équivoque!
C'est le meilleur des temps où l'on aime,
Le meilleur de l'amour qui s'évoque.

Comme en une eau terne et vespérale,
Dans le miroir de mes souvenances,
Elle toute, un fantôme très pâle,
Apparaît à travers mes souffrances.

Certe, elle est douce ma solitude!
Et douce aussi la paix de mon âme!
Mais je suis triste de l'habitude
De l'avoir aimée, elle, la femme!

Après les adieux et la rancune,
L'amour ne t'a pas fermé sa porte,
Et me voilà ! je t'aime comme une
Qui serait lointaine et comme morte.

Oh ! oui qu'il pleuve encore, qu'il pleuve
En moi, le regret des bonnes heures,
Et qu'encore mon âme s'émeuve
De tristesses pour toi, les meilleures.

Encore un peu de ce crépuscule,
De cette pluie et de cet automne,
De cette rancœur qui me recule
Vers ma vie abolie et si bonne !

1887.

CELLES DE LA NUIT

Aux bords opalisés de lune
Et déserts d'adieux éternels,
Nous errons, seules, une à une,
Veuves des lys spirituels;

Et nos mains, à jamais marries,
Ont oublié l'art des fuseaux,
Fleurs nonchalantes et flétries,
Nénuphars exilés des eaux.

L'amour a blessé toute envie;
C'est pourquoi telles nous voici:
Immarcessibles à la vie,
Comme mortes déjà d'ici.

Tocsin de cloche, appel nocturne,
L'espoir du cœur a tu sa voix;
Nos lasses mains ont brisé l'urne
Dans quoi nous buvions autrefois.

Là, sous des robes nuptiales
Dont nul n'entr'ouvrira l'orgueil,
Voilant le mal qui nous fit pâles,
Nous illuminons notre deuil,

Et contemplons, bien résignées,
Passer sur l'eau de nos douleurs,
Les barques folles, mais signées
Du souvenir de nos pâleurs.

1887.

Par les soirs bleus et les nuits brunes,
Je me souviens de mon vieux cœur;
Je rêve à mes vieilles rancunes,
Et je songe à l'ancien bonheur.

Ce qu'ont laissé de souvenance
Les jours passés, oh! c'est si peu!
Moins de baisers que de souffrance
Et plus d'ennuis que de ciel bleu!

Que de pleurs a pleurés mon âme!
Si peu d'amour et tant de deuil!
Non! Je ne sais plus qu'une femme
Deux fois ait passé sur mon seuil.

Et l'oubli ne clôt pas ses portes...
C'est triste de se souvenir
Qu'en soi tant de choses sont mortes,
On voudrait bien aussi mourir.

1886.

AIR DE GUITARE

Je chante un amour de ballade
Sans rancœur et sans trahison,
Un amour de vieille chanson,
Dont mon pauvre cœur est malade,
Bien malade...

Il est dans les refrains anciens,
Rempli de leurs plaintes fatales,
Dans les chansons sentimentales,
Et les vieux airs que l'on fait siens ;
Je m'en souviens.

Il est dans toutes les tristesses
De viole et d'accordéons,

Et le meilleur que nous ayons,
Sont ses rêves et ses faiblesses,
Et nos faiblesses ;

Amour des aimés radieux
Qui vont, les soirs de clair de lune,
Avant le temps de la rancune,
Avant l'époque des adieux,
Tristes adieux,

Amour de tous ceux de la terre,
Qui s'aimèrent aux temps passés,
Amour des pauvres trépassés,
Celui d'hier et de naguère,
Et de naguère...

Amour au fond de nos amours ;
Un peu plaintif, un peu malade,
Un peu mesquin, même un peu fade,
Qu'on a dans soi depuis toujours,
Et pour toujours...

Amour, vieil amour de ballade,
Qui n'a jamais été, jamais !
Amour de vieille chanson, mais
Dont mon pauvre cœur est malade,
Bien malade...

1887.

SOLITUDE

O seule, et triste, et d'âme sombre!
Tout s'enténèbre autour de moi,
Et le soir, me hantant d'émoi,
Met à mes yeux la mort de l'ombre.

Et j'ai peur de ma voix, j'ai peur,
Son aile cogne le silence,
Et ma complainte humaine offense
Les coins solitaires du cœur.

Je n'ose plus filer. La laine
S'englue après mes pauvres doigts,
Et c'est l'âme de l'Autrefois
Dont je me narre de la peine.

Dehors, sous la nuit qui s'amasse,
Et sur les grands étangs du soir
Les cygnes s'endorment de noir,
Et leur lueur au loin s'efface.

O nuit! Clarté de l'Autrefois!
Tout s'illune de ton mystère;
Que je suis seule sur la terre,
Que je suis seule dans ma voix!

Oh! j'ai peur de la nuit, j'ai peur!
L'immensité porte rancune.
Ouvrez la porte au clair de lune,
Mon Dieu! dans mon si pauvre cœur.

1887.

ÉCARTE DE MON CŒUR

Écarte de mon cœur tes chères mains maudites,
Et tes cheveux de mal qui m'oppressent encor
D'amour qui se regrette... Au loin j'entends le cor
Qui chante au fond des temps les caresses proscrites...

Tu ne cueilleras plus du moins les lys de nuit,
Lys ténébreux et blancs, fleurs de mort et de lune,
Dont mon âme hivernale, en givre de rancune,
A gelé ta fenêtre idéale qui fuit.

Vois cette floraison chimérique, inutile,
De mon rêve exilé du temps à tout jamais ;
Songe au pauvre qui pleure au pied de ton palais,
Oh ! et file en regrets le souvenir stérile...

1887.

COMMÉMORAISON

Tant d'abandon et solitaire
Etait ma chambre en ce soir-là,
Qu'un peu de sommeil salutaire
En souvenance m'exila ;

Et les belles effarouchées
Revinrent aux fuseaux heureux,
Troubler le rêve poussiéreux
De leurs ballades desséchées.

Leurs lasses mains, candidement,
Etaient peureuses que tout signe
Ne fût à mon rêve d'amant
Comme une caresse de cygne ;

Et leurs voix étaient spéciales
Du rhythme de tous les mensonges,
Fleurs héraldiques et royales
Aux manteaux d'azur de mes songes.

1887.

SOIR

Dors en mes yeux, songe irréel de femme,
Loin de ma chair, loin de mes mains;
Songe en mes yeux, dors en mon âme,
Visible en mes seuls et tristes chemins.

Que le secret abaisse sa paupière
Sur ton être à la mort pareil,
Et que nul n'entr'ouvre la pierre
Qui scelle au jour ton vespéral réveil.

Ombre des nuits seules et boréales,
Dans ma douleur reviens t'asseoir,
Et que les heures musicales
Larment de lys le grand silence noir.

1886.

LES SOUVENANCES

Nous sommes les pâles Ophélies,
Qui dérivent aux reflux des âges,
Vers les mornes et lointains rivages
Des choses à jamais abolies.

Nous sommes les bonnes souvenances
Qui passent à l'heure solitaire,
Sur l'eau des ombres et des silences :
Nous sommes des mortes vers naguère.

Voilà des plaines, voilà des villes
Et des montagnes et des vallées :
Voilà des villages et des îles
D'où les destins nous ont exilées.

Et nul de ces maisons en ténèbres
Dont l'hiver des temps a clos les portes,
Nul ne vient voir, sur les eaux funèbres,
S'en aller le cortège des mortes.

Et cependant voilà des lumières
Et des chansons d'aïeules connues :
Le passé vit encor aux chaumières
Où nous fûmes jadis bienvenues.

Mais les mains qui nous ont caressées
Ont à jamais fermé leur demeure
A celles qui passent après l'heure,
En prière des choses passées.

1890.

PRIÈRE

A l'ombre de ma solitude
Longtemps, Seigneur, je fus assis,
Sans regrets, sans inquiétude,
Sans larmes vaines et sans cris!

Mais j'ai vu les yeux des mensonges;
Quelqu'un m'a dit et je comprends
Que mes songes étaient des songes
Et ue c'est en vain que j'attends.

Maintenant que je suis sur terre
Et dans la foule et parmi vous,
Je vois mon âme solitaire,
Je vois mes yeux hagards et fous.

Aussi, mon Dieu! quand je désire
Vous supplier de tous mes vœux,
Je ne sais plus ce qu'il faut dire,
Je ne sais plus ce que je veux.

Oh! rendez-moi les mains divines,
Les yeux divins de mon erreur!
Les mains d'amour, ces mains câlines
Qui ne caressent que le cœur.

Oh! rendez-moi ma solitude,
Son mensonge et son bercement,
Puisque j'ai la douce habitude
D'écouter une voix qui ment.

1886.

LA CHANSON DU FOU

Je pleure de bien étranges peines...
Et les vieilles, n'ayant plus de laine,
Ont fini leur ballade des reines,
Dans mon cœur, ce hameau de fables et d'histoires...

Mais quel est donc, là-bas, ce fou
Qui chante des choses, Dieu sait d'où?
Qui chante ainsi, là-bas, le long des routes noires?

Lors la princesse émerveillée,
Dans la légende de la veillée
Très doucement s'est éveillée,
Et puis s'est rendormie au bois de ma pauvre âme...

Oh! Vers la lune, ce fou qui clame
Des mots d'amour qu'on ne comprend pas!
Ce fou qui marche seul et chante ainsi, là-bas!!

Oh! plaise qu'en mon âme en peine,
La malade petite reine,
Au clair de lune de la fontaine,
Dorme son rêve d'or au manoir de langueur!

Triste pourtant, ce fou sans légende,
Qui fait si pauvrement que l'entende
La dormeuse en mon cœur, la belle-au-bois qui meurt.

1893.

LA DERNIÈRE VISITEUSE

Elle entrera chez moi, comme ma bien-aimée,
Sans frapper à la porte et familièrement,
Ne faisant ni de bruit, ni de dérangement,
Enfin comme entrerait la femme accoutumée.

D'ailleurs, comme déjà la chère le savait,
Elle n'aura pas peur en voyant mon visage
Si pâle et si défait, et bien douce et bien sage,
S'assoiera sans parler à mon triste chevet.

Et moi, qui dès longtemps suis fait à la pensée
D'être un jour visité par elle, je serai
Sans émoi de la voir, et je la laisserai,
Sans dégoût, dans sa main prendre ma main glacée.

Lors elle parlera, doucement et très-bas,
Des choses du passé, d'une province chère,
D'une maison bien close et pleine de mystère,
Et de tristes amours que je n'oublierai pas.

Et, maternellement, comme l'eût fait ma mère,
Après m'avoir parlé quelque temps du bon Dieu,
La chère me dira : « Veux-tu dormir un peu ? »
Et, content de rêver, je clorai ma paupière.

1885.

NUIT D'ÉTÉ

Vos longs baisers de lune, épandus sur les temps
Comme des mains impériales,
Me font mourir de vous, ô les nuits nuptiales,
En l'Invisible que j'attends.

Viendra-t-elle avec vous, jeune et pâle des songes
Soufferts en vos lascivetés ?
Viendra-t-elle au palais funèbre des mensonges,
Comme l'Ange des vérités ?

Qu'elle soit votre sœur pour ses yeux de pensée
Et que sa lèvre au goût de miel,
Entr'ouvre à l'infini de mon attente, ô ciel!
La chambre où, dans mon cœur, la lune s'est glissée.

1886.

LES VOIX LOINTAINES

Celui qui n'a pas tout mon cœur
Ne saura rien de ma pensée :
L'âme qui n'est pas la sœur,
La sœur jumelle de mon âme,
N'entendra rien à ma douleur.

Ma vie en deuil, comme une femme
Qui pleure longtemps, s'est lassée
Et mon âme, discrète et pâle,
N'est plus qu'une chapelle close
En un cimetière oublié.

Nul genou, sur la blanche dalle,
Depuis longtemps ne s'est plié,

Et c'est, à l'heure où toute chose
Se transpose un peu de mystère,
Dans la chapelle solitaire,
Une musique liturgique
Si profonde et si vespérale
Et si lointaine de la terre,
Une musique qui s'exhale
En l'âme close d'un cantique :
Des voix de femmes inconnues
Et de simples congréganistes ;
Des voix on ne sait d'où venues,
Mais si pénétrantes, si tristes...
Et l'orgue un peu les accompagne...

Et c'est le soir dans la campagne.

1886.

LES ANGELUS

Cloches chrétiennes pour les matines,
Sonnant au cœur d'espérer encore !
Angelus angélisés d'aurore,
Las ! où sont vos prières câlines ?

Vous étiez de si douces folies !
Et chanterelles d'amour prochaine !
Aujourd'hui souveraine est ma peine,
Et toutes matines abolies.

Je ne vis plus que d'ombre et de soir ;
Les las Angelus pleurent la mort,
Et là, dans mon cœur résigné, dort
La seule veuve de tout espoir...

LA CHEVAUCHÉE

A l'horizon des grises plaines
De mes pensées et de mes peines,
Là-bas, vers ce morne lointain
De lune sur des brumes pâles,
Oh! ce galop triste et sans fin!
Ce galop de blanches cavales.

Et mes princesses nuptiales,
Déjà lointaines, vespérales,
Les belles-au-bois de mon âme,
Ces inoubliables d'amour,
Vers qui mon cœur se plaint et brame
Pour un inutile retour;
Celles de là, mes Walkyries,

Toujours plus pâles et plus pâles,
Chevauchent au loin des prairies,
Le galop des blanches cavales.

1888.

LAISSE MOURIR LES ROSES

Vois se faner dans les automnes
Les pâles roses de ton front ;
Vois se faner les roses
Dont les pétales tomberont,
Doucement lents et monotones,
Sous nos paupières closes...
Laisse mourir les roses...

Laisse tes mains sur mes pensées.
Laisse tes lèvres ointes,
Tes lèvres si souvent baisées,
Laisse ta lèvre et tes mains jointes
Au front de mes pensées.
Et laisse alors les litanies

Des nonnes errantes dans les ténèbres,
Geindre et se plaindre autour de l'église qui dort,
D'où le remords les a bannies;
Laisse tomber la douleur et la mort
De leurs lèvres funèbres...

Qu'importe! N'ai-je pas autour de ma pensée,
Où le serpent de l'angoisse se tord,
Tes chères mains, endormeuses de mort?
Et n'ai-je pas, ma chère femme,
Les pâles roses de ton front
Dont les automnes tomberont
Comme des baisers sur mon âme?

Laisse mourir les roses...

1890.

LES CYGNES

Sur le pâle étang de mon rêve,
Sur ces eaux mourantes, parfois
Sinistres de l'étrange voix
Surnaturelle qui s'en lève ;

Sur l'étang du rêve, tout blancs,
Les Cygnes lents de la légende
S'en viennent, et l'on se demande
De quel mystère ils sont si lents ?

Pour quels secrets, quelles histoires
De chambres d'or et de manoirs,
Que des soirs, de fabuleux soirs
Nous voilent de leurs ailes noires ?

Et pourquoi si fière et si grande,
L'attitude de ces oiseaux?
Si superstitieux, ces eaux
Et ces Cygnes de la légende?

Voyez! oh! voyez, des colombes
Volètent autour de leur front!
Pourquoi penser qu'ils s'en iront
Vers l'autre monde et vers les tombes?

1888.

VISION

Dans la misère de mon cœur,
Dans ma solitude et ma peine,
Dans l'immémoriale plaine
De mon passé tout en douceur,
Sous un peu de lune d'amour,
Par une pâle fin de jour,
Trois blanches filles taciturnes,
Plus ténébreuses, plus nocturnes
Que la polaire et vaine plaine,
Trois blanches filles ont passé
Sur un peu de lune d'amour...
Et c'est cela tout mon passé.

1887.

SON AME

Afin d'entendre ses fallaces
Et ses menteuses espérances,
Et les ressouvenances lasses
Qui closent les vieilles souffrances,

Mais sans pardonner au malheur
Qui fana la fleur de son cœur,
Quand elle vint s'asseoir, en peine,
Auprès du soir, comme une sœur,

Le soir, émané de la plaine,
Du lac et de sa solitude,
S'épandit en son pauvre cœur,
Comme une peine dans sa peine.

Et son âme, par habitude,
N'est plus aujourd'hui qu'une grève
Où toute veuve, dans son rêve,
Viendrait pour mirer sa douleur.

1887.

LES FABLES DE L'ÉCRAN

Sur les moires et le velours,
Mystérieusement les reines
Brodent en fabuleuses laines
Les chimères de leurs amours ;

Mais leurs rêves de jeunes filles,
Si loin des mains qui vont au mal,
O Lune ! tu les éparpilles
En étoiles vers l'Idéal ;

Et leur virginité s'oublie
Parmi les lacs et les étangs,
Et la voilà, pauvre Ophélie,
Toute en des fleurs de l'autre temps...

Nul ne sera Celui des peines,
Celui du rêve et de l'espoir
Que les belles ont, quelque soir,
Laissé mourir près des fontaines.

1887.

LOHENGRIN

Au loin, des ballades meilleures
Closent mes yeux extasiés,
Et je m'endors vers d'autres heures
Sur des seins d'amours oubliés.

Le Cygne de mon rêve entraîne
Mon cœur tristement ébloui
De n'avoir plus toute sa peine
Loin du rivage évanoui.

Et dans l'oubli de la nuit noire
Qu'il trouble en ce lac de mes jours,
Le Cygne vogue par la moire
Attiré vers les voix d'amours,

Tandis que la lune hivernale
A mis sa fleur, sa froide fleur
De givre et sa chimère pâle
Sur le bleu vitrail de mon cœur.

1887.

LA FIANCÉE DE L'OMBRE

Quelle est, en ce manoir des songes,
Aux fenêtres à peine ouvertes,
Quelle est, au loin des plaines vertes
Et de l'horizon des mensonges,
Quelle est, en ce manoir, la Dame
Qui règne au trône des ténèbres !

Quels sont ces murs gris et funèbres
Qui se regardent dans l'étang,
Comme un coupable dans son âme ?
Quelle est la maladive enfant,
Quelle est la reine qui s'y traîne
Et qui, depuis des ans, attend ?

Quelles sont ces âmes mystiques
Qui, dans des salles monastiques,
Sous des lampes orientales,
D'un air indolent, alangui,
Tissent des toiles pâles, pâles ?
Et pour qui?

1890.

MAISON D'AMOUR

C'est dans la ville d'espérance,
Endormie au fond des remords,
Comme au fond d'un jardin d'automne,
C'est dans l'oubli de la souffrance
Et du passé qui me pardonne,
Comme on est pardonné des morts;
A l'ombre d'un peu de mystère,
Et plus seule et plus solitaire
Parmi sa grille à jamais close
Pour ceux qui viennent de la terre :
C'est la maison de toute chose,
La mystique maison d'amour.
Et parfois, quand se meurt le jour,
De ses fenêtres demi-closes,

Des romances douces et graves
Et si célestement suaves,
Qu'on a peur de tant de langueur,
Tombent parmi de pâles roses,
Sur des souffrances inécloses,
Et l'on sait que c'est le bonheur
De deux mains à jamais fidèles
Aux promesses inoubliées,
Deux âmes à jamais liées
Par des caresses éternelles.

1889.

Il y a nombre de béguines,
De pâles sœurs de charité,
Qui viennent en chantant matines,
Au manoir de mon cœur hanté.

Et leurs voix laissent sur les routes,
Traîner de lentes litanies,
Et leurs prières chantent toutes,
De lamentables agonies.

Et la princesse de mon cœur,
Aux longues paupières meurtries,
Se meurt d'indicible langueur,
Devant les pâles théories

Qui s'en viennent vers les fenêtres,
Au souvenir déjà pâli
D'anciennes chasses dont, peut-être,
Ne sonnera plus l'hallali.

Puisque voilà, par les bruines,
Par les neiges et dans le soir,
Les sœurs grises et les béguines
Qui se rapprochent du manoir.

1889.

LES MAINS SUPRÊMES

O cette sœur de charité,
Cet ange de fatalité
Qui s'est introduite en silence,
Dans la chambre où dort la souffrance.
O cette impassibilité
Qu'elle a déjà, comme les saintes
Qui ne comprennent plus nos plaintes,
C'est déjà la mort, dirait-on,
Tant elle a de sérénité.
Aussi, voyant entrer la sœur,
Les sept filles de la maison
Ont pleuré doucement de peur.
Et la malade, dans son âme,
S'est dit : voilà les mains de femme

Qui savent cet étrange ouvrage :
Le secret d'embellir la mort
Et d'effacer de son visage
La peine du dernier effort.
Voilà la sœur de charité
Qui joint les mains, ferme les yeux,
Dont les caresses font en sorte
Qu'une pauvre petite morte
Prenne un air calme, sérieux,
Indifférent, d'éternité...

1889.

VUE DE VILLE

Roucoulements très doux, très lents,
Et plaintes de moutons bêlants,
Et chants de coq et cris de poule,
Et voix de peuple qui se saoule;

Au haut des toits des paons chantant
Des pleurs d'enfants que l'on entend,
Et cris de mère qui les gronde
Là-bas, dans une cour immonde.

Voix de bêtes et voix de gens,
Et de vendeurs et d'indigents,
Et quelquefois d'une gouttière
De l'eau qui tombe en la rivière;

Rivière où se mirent très peu
Les maisons au toit rouge ou bleu,
Et les fenêtres sont fleuries
De fleurs malades et flétries.

Et des bruits du matin au soir
De choses que l'on ne peut voir;
Et des appels de voix sonores
Meurent dans les eaux incolores.

Dans les eaux sales, dans les eaux
Tristes, stagnantes, sans échos,
Où pleurent, — des maisons croulantes —
Des eaux invisibles, très lentes.

Jamais de barques, des pontons
Vermoulus, rivés aux maisons...
C'est un quai de l'ancienne ville,
Ayant cent ans, peut-être, mille.

1887.

LA PLUIE DU SOIR

Il pleut si misérablement
Sur ma barque et dans l'eau qui pleure!
Il pleut des larmes sur la terre,
Et puis c'est l'heure,
Et c'est l'universel mystère,
Et puis il pleut si tristement
Sur ma barque et dans l'eau qui pleure!

Et voyez la voile grelotte
Dans le vent qui geint et qui corne!
Et j'ai vu passer la licorne
Comme une espérance falote...
Et toujours, oh! ce vent qui corne!

Viens dans ma barque de misère!
Nous voguerons sur l'eau qui pleure...
Nous irons au lac de mystère
Où s'entend la voix éperdue
D'une princesse légendaire
Qui pleure là, qui pleure
La barque à tout jamais perdue
Au fond des eaux,
Dans les roseaux.

1892.

TABLE

—

LA CHANSON DU PAUVRE

La nature dit au village 9
NATIVITÉ 13
NOËL 15
TROIS ENFANTS 18
RONDE D'ENFANTS 20
LA HOLLANDE 23
LA CHANSON DU PÊCHEUR 26
LE MOULIN 31
LA STATUE BRISÉE 34
Mes bons moutons 36
LE PUITS 38
L'HÔPITAL 40
LE JOUEUR D'ORGUE 42
LES CLOCHES 45
LE POÈTE 47
LES SOUVENIRS 49

LA VIEILLE HORLOGE..... 51
LA MAISON..... 53
LA MORT..... 56
EX-VOTO..... 58
NOVEMBRE..... 60
LES AVEUGLES..... 62
CHANSON..... 64
SOIR DE LUNE..... 66
L'ENFANT PRODIGUE..... 69
VOILA L'HIVER, VOILA LES PEINES..... 72
ÉCOUTEZ..... 74
PRENDS CETTE LAMPE..... 76
LEÇON..... 78
VILLAGE ENDORMI..... 80
LA MORT QUI PASSE..... 82
CHANSON D'OCTOBRE..... 84
LA MAISON DU PASSÉ..... 86
PRIÈRE..... 90

MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS

LES NOËLS ÉTEINTS..... 95
ÉCHOS DE VALSES..... 97
LE PASSÉ QUI FILE..... 99
VERS L'OUBLI..... 101
RONDE DE VIEILLES..... 102
LES ROUETS..... 104
CELLE D'AUTREFOIS..... 106

OU S'EN VONT LES CHEMINS 108
DÉDICACE 110
LES PORTES CLOSES 112
HALLALI 114
LE ROUET DE VIE 116
MISÈRE 118
La paix habitait ma maison 119
CHANSON 121
SOIR INTENSE 123
MAISON DE MALHEUR 125
LES LÉGENDES 127
LES MAINS 130
MUSIQUE D'OMBRE 132
A MA CHÈRE MORTE 134
CRÉPUSCULE D'AMOUR 135
CELLES DE LA NUIT 137
Par les soirs bleus et les nuits brunes 139
AIR DE GUITARE 141
SOLITUDE 144
ECARTE DE MON CŒUR 146
COMMÉMORAISON 147
SOIR 149
LES SOUVENANCES 150
PRIÈRE 152
LA CHANSON DU FOU 154
LA DERNIÈRE VISITEUSE 156
NUIT D'ÉTÉ 158
LES VOIX LOINTAINES 159
LES ANGELUS 161

LA CHEVAUCHÉE..... 162
LAISSE MOURIR LES ROSES..... 164
LES CYGNES..... 166
VISION..... 168
SON AME..... 169
LES FABLES DE L'ÉCRAN..... 171
LOHENGRIN..... 173
FIANCÉE DE L'OMBRE..... 175
MAISON D'AMOUR..... 177
Il y a nombre de béguines..... 179
LES MAINS SUPRÊMES..... 181
VUE DE VILLE..... 183
LA PLUIE DU SOIR..... 185

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-cinq janvier mil neuf cent sept

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Poésie

LEON BOCQUET

Cygnes noirs..... 3.50

MARIE DAUGUET

l'Amour..... 3.50

ÉMILE DESPAX

Maison des Glycines..... 3.50

ÉDOUARD DUCOTÉ

Prairie en fleurs..... 3.50
aissance..... 3.50

MAX ELSKAMP

Louange de la Vie..... 3.50

ANDRÉ FONTAINAS

uscules..... 3.50

PAUL FORT

mour marin 3.50
ades Françaises.. ..... 3.50
comb, ou l'homme tout nu
mbé du Paradis..... 3.50
Hymnes de feu, précédés
e Lucienne..... 3.50
les antiques..... 3.50
tagne..... 3.50
s Sentimental ou le Roman
e nos vingt ans..... 3.50
Roman de Louis XI 3.50

PAUL GERARDY

eaux..... 3.50

HENRI GHEON

Solitude de l'Eté..... 3.50

CHARLES GUÉRIN

Cœur solitaire..... 3.50
omme intérieur..... 3.50
Semeur de Cendres..... 3.50

A.-FERDINAND HEROLD

hasard des chemins..... 2 »
ges tendres et merveilleuses. 3.50

ROBERT D'HUMIÈRES

Désir aux Destinées..... 3.50

FRANCIS JAMMES

l'Angelus de l'Aube à l'Ange-
us du Soir.. ..... 3.50
rières dans le Ciel..... 3.50
Deuil des Primevères..... 3.50
Triomphe de la Vie..... 3.50

GUSTAVE KAHN

Le Livre d'Images..... 3.50
Premiers Poèmes..... 3.50

KLINGSOR

Schéhérazade..... 3.50

MARC LAFARGUE

L'Age d'Or.. ..... 3.50

JULES LAFORGUE

Poésies completes..... 3.50

LOUIS LE CARDONNEL

Poèmes..... 3.50

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE

Le Sang de Méduse..... 3.50
La Tentation de l'Homme..... 3.50

CHARLES VAN LERBERGHE

La Chanson d'Eve..... 3.50
Entrevisions..... 3.50

STUART MERRILL

Poèmes, 1887-1897..... 3.50
Les Quatre Saisons.. ..... 3.50

ADRIEN MITHOUARD

Les Impossibles Noces..... 2.50
Le Pauvre Pêcheur..... 3.50

ALBERT MOCKEL

Clartés..... 3

JEAN MORÉAS

Les Stances..... 3.50

MARIE ET JACQUES NERVAT.

Les Rêves unis..... 3.50

LOUIS PAYEN

Les Voiles blanches..... 3.50

MAURICE POTTECHER

Le Chemin du Repos..... 3

PIERRE QUILLARD

La Lyre héroïque et dolente.... 3.50

ERNEST RAYNAUD

La Couronne des Jours..... 3.50

HUGUES REBELL

Chants de la Pluie et du Soleil. 3.50

HENRI DE RÉGNIER

La Cité des Eaux..... 3.50
Les Jeux rustiques et divins... 3.50

ALBERT SAMAIN

Polyphème, 2 actes..... 1 »

SAINT-POL-ROUX

La Dame à la faulx..... 3.50

PAUL SOUCHON

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes.....

Phyllis, tragédie en 5 actes.....

ÉMILE VERHAEREN

Philippe II.....

Histoire — Critique — Littérature

PIERRE D'ALHEIM

Moussorgski..... 3.50

Sur les pointes (mœurs russes).. 3.50

J. BARBEY D'AUREVILLY

Lettres à Léon Bloy 3.50

CHARLES BAUDELAIRE

Lettres, 1841-1866..... 7.50

ANDRÉ BEAUNIER

La Poésie Nouvelle..... 3.50

DIMITRI DE BENCKENDORFF

La Favorite d'un Tzar..... 3.50

PATERNE BERRICHON

La Vie de Jean-Arthur Rimbaud. 3.50

AD. VAN BEVER ET PAUL LÉAUTAUD

Poètes d'aujourd'hui, 1880-1900. *Morceaux choisis*..... 3.50

AD. VAN BEVER ET ED. SANSOT-ORLAND

Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50

Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série..... 3.50

LEON BLOY

La Chevalière de la Mort..... 2 »

Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50

Exégèse des Lieux Communs... 3.50

Le Fils de Louis XVI..... 3.50

Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)..... 3.50

Pages choisies. 3.50

Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50

LEON BOCQUET

Albert Samain..... 3.50

FERNAND CAUSSY

Laclos..... 3.50

CHAMFORT

Les plus belles pages de Chamfort 3.50

JULES DELASSUS

Les Incubes et les Succubes.... 1 »

EUGENE DEMOLDER

L'Espagne en auto..... 3.50

HENRY DETOUCHE

De Montmartre à Montserrat (*illustré*).....

ÉDOUARD DUJARDIN

La Source du Fleuve chrétien...

GEORGES DUVIQUET

Héliogabale... .....

EDMOND FAZY ET ABDUL HALIM MEMDOUH

Anthologie de l'amour turc ....

ANDRÉ FONTAINAS

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle .....

ANDRÉ GIDE

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*.....

A. GILBERT DE VOISINS

Sentiments.....

COMTE DE GOBINEAU

Pages choisies 3

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de Velours. *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3

La Culture des Idées..... 3

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3

Esthétique de la langue française 3

Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3

Le IIe Livre des Masques..... 3

Le Problème du Style..... 3

Promenades littéraires (I)..... 3

Promenades littéraires (II)..... 3

HENRI HEINE

Les plus belles pages de Henri Heine 3

A.-FERDINAND HEROLD
ivre de la Naissance, de la
e et de la Mort de la Bien-
ureuse Vierge Marie. .... 6 »

ROBERT D'HUMIÈRES
t l'Empire de Grande-Bre-
gne..... 3.50

VIRGILE JOSZ
onard, *Mœurs du XVIII*e
ècle..... 3.50
teau, *Mœurs du XVIII*e
ècle..... 3.50

RUDYARD KIPLING
es du Japon..... 3.50

LACLOS
es inédites..... 3.50

JULES LAFORGUE
nges posthumes. Portrait
l'auteur par Théo van Rys-
berghe..... 3.50

MARIUS-ARY LEBLOND
nte de Lisle..... 3.50

E. CARDONNEL ET CH. VELLAY
Littérature contemporaine
905)..... 3.50

LOYSON-BRIDET
rs des Diurnales. *Traité*
Journalisme. 3.50

EMILE MAGNE
ron et son milieu..... 3.50

RENE MARTINEAU
an Corbière..... 3 »

FERDINAND DE MARTINO
ologie de l'amour arabe... 3.50

CAMILLE MAUCLAIR
Laforgue..... 2.50

HENRI MAZEL
u'il faut lire dans sa vie.... 3.50

ÉDOUARD MAYNIAL
Vie et l'Œuvre de Guy de
upassant..... 3.50

GEORGE MEREDITH
sur la Comédie..... 2 »

ADRIEN MITHOUARD
ourment de l'Unité..... 3.50

ALBERT MOCKEL
les Van Lerberghe..... 1 »
héros : Stéphane Mallarmé. 1 »
e Verhaeren..... 2 »
os de Littérature..... 3 »

CHARLES MORICE
ène Carrière..... 3.50

JACQUES MORLAND
Enquête sur l'Influence alle-
mande..... 3.50

GERARD DE NERVAL
Les plus belles pages de Gérard
de Nerval..... 3.50

CAMILLE PITON
Paris sous Louis XV..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER
Figures et Caractères..... 3.50
Sujets et Paysages..... 3.50

RÉTIF DE LA BRETONNE
Les plus belles pages de Rétif de
la Bretonne 3.50

ARTHUR RIMBAUD
Lettres de Jean-Arthur Rim-
baud..... 3.50

WILLIAM RITTER
Etudes d'Art étranger. 3.50

RIVAROL
Les plus belles pages de Rivarol 3.50

JOHN RUSKIN
La Bible d'Amiens..... 3.50
Sésame et les Lys..... 3.50

JULES SAGERET
Les Grands Convertis..... 3.50

SAINTE-BEUVE
Lettres inédites à M. et Mme
Juste Olivier..... 3.50

MARCEL SCHWOB
Spicilège..... 3.

LÉON SECHÉ
Lamartine (*1816-1830*)..... 3
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses
Idées..... 3.
Sainte-Beuve. II. Ses Mœurs... 3.50

ROBERT DE SOUZA
La Poésie populaire et le Lyris-
me sentimental..... 3.50

TALLEMANT DES RÉAUX
Les plus belles pages de Talle-
mant des Réaux..... 3.50

CASIMIR STRYIENSKI
Soirées du Stendhal-Club..... 3.50

ARCHAG TCHOBANIAN
L'Arménie, son Histoire, sa Lit-
térature, son rôle en Orient.. 1 »
Les Trouvères arméniens..... 3.50

TEI SAN
Notes sur l'Art japonais : La Pein-
ture et la Gravure..... 3.50
Notes sur l'Art japonais : La Scul-
pture et la Ciselure..... 3.50

TOLSTOI

Vie et Œuvre, Mémoires, 2 vol. 7 »

E. VIGIÉ-LECOCQ

La Poésie contemporaine, 1884-1896 ..... 3.50

OSCAR WILDE

De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading

Philosophie — Science — Sociologie

EDMOND BARTHÈLEMY

Thomas Carlyle 3.50

H.-B. BREWSTER

L'Ame païenne 3.50

THOMAS CARLYLE

Pamphlets du Dernier Jour 3.50

Sartor Resartus 3.50

J.-A. DULAURE

Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*) 3.50

JULES DE GAULTIER

Le Bovarysme 3.50

La Fiction universelle 3.50

De Kant à Nietzsche 3.50

Nietzsche et la Réforme philosophique 3.50

Les Raisons de l'Idéalisme 3.50

REMY DE GOURMONT

Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel* 3.50

Promenades Philosophiques 3.50

PIERRE LASSERRE

La Morale de Nietzsche 3.50

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles 3.50

MULTATULI

Pages choisies 3.50

FREDÉRIC NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra .....

Aurore .....

Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist .....

Le Gai savoir .....

La Généalogie de la Morale ....

Humain, trop Humain (1re partie) .....

L'Origine de la Tragédie .....

Pages choisies .....

Par delà le bien et le mal .....

La Volonté de Puissance, 2 volumes .....

Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie) .....

PÉLADAN

Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce .....

LÉON TOLSTOI

Dernières Paroles .....

H.-G. WELLS

Anticipations .....

La Découverte de l'Avenir .....

Poitiers. — Imp. Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Felix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

1515 4

BINDING SECT. AUG 24 1970

PQ
2623
E64C5

Le Roy, Grégoire
La chanson du pauvre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY